

*Sir Walter Scott*

**LES AVENTURES DE NIGEL**

## BIOGRAPHIE & INFORMATIONS



Nationalité : Royaume-Uni

Né(e) à : Edimbourg , le 15/08/1771

Mort(e) à : Abbotsford , le 21/09/1832

Biographie :

Sir Walter Scott, 1er baronnet, est un poète et écrivain écossais.

A partir de 1779, après y avoir été préparé par un professeur particulier, il étudie à la Royal High School d'Édimbourg, puis il fait du droit à l'université d'Édimbourg. De 1789 à 1792, il complète ses études et suit un enseignement de philosophie morale dispensé par Dugald Stewart, d'histoire universelle, de droit civil, de droit écossais.

À l'âge de 25 ans, il compose le "Chant de guerre du Midlothian" (1792), sa première œuvre.

Au tournant du XVIIIe et du XIXe siècles, il publie des textes anciens ("Sir Tristrem") ou appartenant à la tradition populaire (dans "Les Chants de ménestrels de la frontière écossaise") autant que des poèmes, comme "La Dame du lac". Puis, devant la gloire montante de Lord Byron, il se tourne vers le roman écossais, marqué par le succès de "Waverley" (1814), avant d'évoluer vers le roman historique, où il brille notamment avec "Ivanhoé" (1819) et "Quentin Durward" (1823).

Il a une existence relativement brève mais bien remplie : de bonnes études, une belle carrière de juriste et de haut fonctionnaire, un mariage (en 1797) avec une jeune femme d'origine française, et une surabondante production littéraire. Walter Scott est devenu sir Walter lorsqu'il meurt dans sa seigneuriale demeure.

---

## Table des matières

---



ÉPÎTRE SERVANT D'INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE PREMIER.....	30
CHAPITRE II.....	47
CHAPITRE III.....	65
CHAPITRE IV.....	83
CHAPITRE V.....	102
CHAPITRE VI.....	126
CHAPITRE VII.....	142
CHAPITRE VIII.....	154
CHAPITRE IX.....	174
CHAPITRE X.....	198
CHAPITRE XI.....	218
CHAPITRE XII.....	235
CHAPITRE XIII.....	251
CHAPITRE XIV.....	265

CHAPITRE XV.....	279
CHAPITRE XVI.....	297
CHAPITRE XVII.....	313
CHAPITRE XVIII.....	336
CHAPITRE XIX.....	348
CHAPITRE XX.....	361
CHAPITRE XXI.....	381
CHAPITRE XXII.....	401
CHAPITRE XXIII.....	416
CHAPITRE XXIV.....	436
CHAPITRE XXV.....	449
CHAPITRE XXVI.....	465
CHAPITRE XXVII.....	478
CHAPITRE XXVIII.....	509
CHAPITRE XXIX.....	525
CHAPITRE XXX.....	549
CHAPITRE XXXI.....	566
CHAPITRE XXXII.....	586
CHAPITRE XXXIII.....	605
CHAPITRE XXXIV.....	613
CHAPITRE XXXV.....	627
CHAPITRE XXXVI.....	642

CHAPITRE XXXVII.....	656
----------------------	-----

L'ÉMOULEUR : « Une histoire !... – Dieu vous bénisse !  
« Je n'en ai point à vous conter. »

CANNING, *Poésie de l'Anti-Jacobin*.

# ÉPÎTRE SERVANT D'INTRODUCTION



LE CAPITAINE CLUTTERBUCK

AU RÉVÉREND DOCTEUR DRYASDUST.

MON CHER MONSIEUR,

Je suis fort reconnaissant des civilités dont vous avez bien voulu m'honorer dans votre lettre obligeante : je m'empresse d'y répondre, et j'adhère entièrement à votre citation de – *quàm bonum et quàm jucundum !* – Nous pouvons en effet nous considérer comme issus de la même famille, ou, selon le proverbe de notre pays, comme enfans du même père ; vous n'aviez pas besoin d'excuse, révérend et cher monsieur, pour me demander tous les renseignemens qu'il est en mon pouvoir de vous fournir sur l'objet de votre curiosité. L'entrevue dont vous me parlez eut lieu dans le courant de l'hiver dernier, et elle est si profondément gravée dans ma mémoire, que je n'ai besoin d'aucun effort pour en rassembler les détails les plus minutieux.

Vous savez que la part que je pris à la publication du roman intitulé LE MONASTÈRE a fait de moi une espèce de personnage dans le monde littéraire de notre métropole écossaise. Je ne reste plus, dans la boutique extérieure de nos libraires, à marchander les objets dont j'ai besoin, avec un commis peu attentif, coudoyé par des enfans qui viennent acheter des Corderius et des cahiers, ou par des servantes marchandant un sou de papier ; mais je suis accueilli avec cordialité par le *Bibliopole* lui-même, qui me dit en m'abordant : – Capitaine, faites-moi le plaisir d'entrer dans l'arrière-boutique. – Jeune homme, approchez donc une chaise au capitaine Clutterbuck. – Voilà la gazette, capitaine, – la gazette d'aujourd'hui ; – ou bien : Voici l'ouvrage nouveau ; – voilà un plioir ; ne craignez pas de couper les feuilles, ou mettez-le dans votre poche et emportez-le chez vous ; – ou bien : Monsieur, nous vous traiterons en confrère, vous l'aurez au prix de libraire. – Peut-être encore, s'il sort des presses du digne commerçant, sa libéralité pourra même s'étendre jusqu'à dire : – N'allez pas, monsieur, faire porter en compte une pareille bagatelle ; c'est un exemplaire tiré en sus. Je vous prie de recommander l'ouvrage aux littérateurs vos amis.

Je ne parle pas de ces fines parties littéraires où les convives se réunissent, rangés autour d'un turbot, d'un gigot de mouton ou de quelque autre mets, non plus que de la circulation d'une excellente bouteille de la meilleure bière noire de Robert Cockburn, ou même de sa bière royale, pour animer notre conversation sur de vieux livres, ou nos plans pour en faire de nouveaux. Ce sont là des douceurs réservées à ceux qui ont été investis des privilèges et franchises de la corporation des lettres, et j'ai l'avantage d'en jouir complètement.

Mais tout change sous le soleil, et ce n'est pas sans un vif sentiment de regret que, dans mes visites annuelles à la métropole, je me vois privé de l'accueil franc et cordial de l'ami



judicieux et obligeant qui le premier me fit connaître au public, dont l'esprit eût suffi à une douzaine de beaux parleurs de profession, et qui avait plus de gaieté originale qu'il n'en aurait fallu pour faire la fortune d'un pareil nombre. Cette grande perte a été suivie de la perte, momentanée j'espère, d'un autre libraire de mes amis, qui, par ses vues élevées et ses idées libérales, a non-seulement fixé dans sa patrie l'entrepôt de la littérature nationale, mais y a établi une cour littéraire, faite pour commander le respect aux personnes même les plus portées à s'écarter de ses règles. L'effet de ces changemens, opérés en grande partie par la rare intelligence et les habiles calculs d'un homme qui a su tirer un parti plus avantageux qu'il n'aurait osé l'espérer lui-même des talens en tous genres que produisait son pays, sera sans doute plus sensible quand une nouvelle génération aura succédé à la nôtre.

J'entrai dans la boutique du carrefour pour m'informer de la santé de mon digne ami, et j'appris avec satisfaction que son séjour dans le midi avait diminué les symptômes alarmans de sa maladie. Profitant alors des privilèges dont j'ai déjà parlé, je m'avançai dans ce labyrinthe de chambres petites et sombres, ou, pour parler le langage de nos antiquaires, dans ces cryptes qui forment le derrière de cette célèbre librairie. Cependant, en passant d'une pièce dans une autre, remplies les unes de vieux bouquins, les autres de livres, qui, rangés sur les rayons dans un ordre uniforme, me parurent être les publications du débit le plus lent parmi les ouvrages modernes, je ne pus résister à une sainte terreur qui s'empara de moi, lorsque je songeai au risque que je courais de déranger quelque barde inspiré, donnant cours à sa fureur poétique, ou peut-être d'interrompre la solitude encore plus formidable d'une bande de critiques occupés à mettre en pièces une proie abattue à leurs pieds. Dans cette supposition, j'éprouvais par anticipation les tortures de ces devins des Highlands que le don fatal de deuteroscopie force de voir des choses cachées aux yeux des autres mortels, et qui sont, pour me servir de l'expression de Collins,

*Tels que les malheureux qu'égare un vain délire,  
Et qui, d'un œil hagard, ont aperçu soudain  
Des spectres préparant leur travail clandestin.*

Cependant l'impulsion irrésistible d'une vague curiosité m'entraînait toujours à travers cette enfilade de pièces obscures, lorsque, comme le joaillier de Delhi dans la maison du magicien Bennaskar, je parvins dans une chambre voûtée, consacrée au secret et au silence, et je vis, assise près d'une lampe et occupée à lire une seconde épreuve couverte de ratures, la personne, ou peut-être je devrais plutôt dire l'*Eidolon* ou l'apparition de l'auteur de *Waverley*. Vous ne serez pas surpris de l'instinct filial qui me fit reconnaître aussitôt les traits de ce vénérable fantôme, en même temps que je pliai le genou en lui adressant cette salutation classique : – *Salve, magne parens !* Cependant le spectre m'interrompit en me présentant un siège, et en me donnant à entendre que ma présence n'était pas inattendue, et qu'il avait quelque chose à me dire.

Je m'assis avec une soumission respectueuse, et je tâchai de bien remarquer les traits de celui auprès de qui je me trouvais d'une manière si inespérée ; mais je ne puis donner à Votre Révérence aucune satisfaction sur ce point ; car, outre l'obscurité de l'appartement et l'agitation de mes nerfs, je me sentais accablé par un sentiment de respect filial, qui m'empêcha de bien saisir et de me rappeler ce que, sans doute, le personnage qui était devant moi pouvait avoir envie de tenir secret. En effet, ses formes étaient si bien voilées et couvertes, soit par un manteau, soit par une robe de chambre, ou par quelque autre vêtement de ce genre, qu'on aurait pu lui appliquer ces vers de Spenser :

*Et cependant les traits de son visage  
N'auraient pu faire encor déterminer  
Quel sexe avait l'étrange personnage.*

Quoi qu'il en soit, je continuerai, comme je l'ai commencé, à me servir du genre masculin ; car, malgré les raisons fort ingénieuses, et qui ont presque l'air de l'évidence, alléguées pour prouver que deux femmes à talent sont l'*auteur de Waverley*, je m'en tiens à l'opinion générale, celle qu'il est du sexe le moins aimable. Il y a dans ses écrits trop de choses

*Quæ maribus sola tribuuntur*<sup>1</sup>

pour me permettre d'en douter un instant. Je vais répéter, sous la forme de dialogue, aussi exactement que possible, ce qui s'est passé entre nous ; je ferai seulement observer que, dans le cours de la conversation, son affabilité dissipa insensiblement ma timidité, et que je finis peut-être par retrouver toute la confiance qu'il m'était permis d'avoir.

L'AUTEUR DE WAVERLEY. – Je désirais vous voir, capitaine Clutterbuck, car vous êtes la personne de ma famille pour qui j'ai le plus de considération, depuis la mort de Jedediah Cleishbotham ; et je crains de vous avoir fait tort en vous assignant *le Monastère* pour votre part dans mon héritage. J'ai envie de vous en indemniser en vous nommant parrain de cet enfant qui n'a pas encore vu le jour (il me montrait du doigt l'épreuve). – Mais d'abord, parlons du *Monastère* : qu'est-ce que le monde en dit ? Vous êtes répandu, et il vous est facile de le savoir.

LE CAPITAINE CLUTTERBUCK. – Hem ! hem ! c'est une question délicate. Je n'ai pas entendu les éditeurs s'en plaindre.

L'AUTEUR. – C'est l'essentiel ; mais encore un ouvrage insignifiant est quelquefois remarqué par ceux qui ont quitté le port avant lui, avec la brise en poupe. Qu'en disent les critiques ?

---

<sup>1</sup> Qui ne sauraient appartenir qu'à l'homme. – Tr.

LE CAPITAINE. – L'opinion... générale... est qu'on n'aime pas la Dame Blanche.

L'AUTEUR. – Je pense moi-même qu'elle ne devait pas faire fortune, mais plutôt à cause de l'exécution que de la conception du personnage. Si j'avais évoqué un *esprit follet*, à la fois fantasque et intéressant, capricieux et bon ; une sorte de lutin qui n'eût été enchaîné par aucune loi fixe ni aucun motif d'action ; fidèle et passionné, quoique tourmentant et léger...

LE CAPITAINE. – Pardonnez-moi, monsieur, si je vous interromps ; je crois que vous faites la description d'une jolie femme.

L'AUTEUR. – Ma foi, je le pense aussi. Il faut que je donne à mes esprits élémentaires un peu de chair et de sang comme aux hommes. Leurs traits sont esquissés en lignes trop déliées pour le goût actuel du public.

LE CAPITAINE. – On objecte également que votre Nixie<sup>2</sup> aurait dû avoir une noblesse plus soutenue ; les plongeurs qu'elle fait faire au prêtre ne sont pas des amusemens de naïade.

L'AUTEUR. – Ah ! on devrait pardonner quelque chose aux caprices de ce qui n'est après tout qu'un follet de meilleure espèce. Le bain dans lequel Ariel, la création la plus délicate de l'imagination de Shakspeare, fait entrer notre joyeux ami Trinculo, n'était ni à l'ombre ni à la rose. Mais personne ne me verra ramer contre le courant. Que m'importe qu'on le sache ! J'écris pour l'amusement du public ; et quoique je n'aie nulle intention de jamais briguer la popularité par des moyens que je croirais indignes de moi, d'un autre côté je ne m'obstinerai pas à défendre mes propres erreurs contre l'opinion générale.

---

<sup>2</sup> Lutin femelle. – Éd.

LE CAPITAINE. – Vous abandonnez donc dans cet ouvrage (jetant à mon tour les yeux sur l'épreuve) le mystique, la magie, et tout le système des signes, des prodiges et des présages ? Il n'y a ni songes, ni prédictions, ni allusions cachées aux événemens futurs ?

L'AUTEUR. – Pas une égratignure de Cock-Lane, mon fils. – Pas un seul coup sur le tambour de Tedworth. – Pas même le léger bruit que fait dans la boiserie ce faible animal présage de mort. Tout est simple et à découvert ; un métaphysicien écossais pourrait en croire jusqu'au dernier mot.

LE CAPITAINE. – Et la fable en est sans doute simple et vraisemblable ; début intéressant, marche naturelle, conclusion heureuse, comme le cours d'un beau fleuve qui s'échappe en bouillonnant de quelque grotte sombre et pittoresque ; roulant majestueusement son onde, sans jamais ralentir ni précipiter sa marche, il visite, comme par un instinct naturel, tous les objets intéressans du pays qu'il parcourt ; à mesure qu'il avance, son lit devient plus large et plus profond ; enfin, vous arrivez à la catastrophe finale, comme le fleuve dans un port imposant, où les bâtimens de toutes sortes baissent voiles et vergues.

L'AUTEUR. – Hé ! hé ! que diable veut dire tout cela ? Mais c'est la veine poétique d'Ercles, et il faudrait quelqu'un qui ressemblât bien plus que moi à Hercule, pour créer une histoire *qui jaillît et marchât sans jamais se ralentir ; qui visitât, devînt plus large, plus profonde*, et tout ce qui s'ensuit. Je serais enfoncé dans la tombe jusqu'au menton avant d'avoir fini ma tâche ; et pendant ce temps-là, toutes les saillies et les bons mots que j'aurais imaginés pour l'amusement de mon lecteur resteraient à moisir dans mon gosier, comme les proverbes de Sancho restaient dans le sien lorsqu'il avait encouru la disgrâce de son maître. Il n'y a jamais eu un roman écrit sur ce plan depuis que le monde existe.

LE CAPITAINE. – Pardonnez-moi, *Tom Jones*.

L'AUTEUR. – Il est vrai, et peut-être même *Amélie*. Fielding se faisait une haute idée de la dignité d'un art dont il peut être considéré comme le fondateur. Il a rendu le roman digne d'être comparé à l'épopée. Smolett, Lesage et autres, secouant la rigueur des règles qu'il avait posées, ont écrit plutôt un récit des différentes aventures que rencontre un individu dans le cours de la vie, qu'ils n'ont suivi le plan d'une épopée régulière et bien liée, où chaque pas nous rapproche de plus en plus de la catastrophe finale. Ces grands maîtres se sont contentés d'amuser le lecteur sur la route, et la conclusion n'arrive que parce qu'une fin est nécessaire, comme le voyageur descend à l'auberge parce qu'il se fait nuit.

LE CAPITAINE. – C'est une manière fort commode de voyager, pour l'auteur du moins. Bref, monsieur, vous êtes de l'avis de Bayes, lorsqu'il dit : – Que diable signifie le plan, si ce n'est pour amener de jolies choses ? –

L'AUTEUR. – En supposant que cela soit, et que je puisse écrire avec agrément et esprit quelques scènes jointes ensemble sans peine ni embarras, mais qui renferment assez d'intérêt pour apporter un soulagement aux souffrances du corps, pour distraire l'inquiétude de l'esprit, dérider un front sillonné par les fatigues du jour, chasser les mauvaises pensées ou en suggérer de meilleures, exciter un paresseux à étudier l'histoire de son pays ; en un mot, pour offrir à tout le monde un amusement innocent, excepté à ceux que cette lecture détournerait de l'accomplissement de devoirs sérieux ; l'auteur d'un pareil ouvrage, quelque mal exécuté qu'il fût, ne pourrait-il pas, afin de faire excuser ses erreurs et ses négligences, s'écrier comme cet esclave qui allait être puni pour avoir répandu la fausse nouvelle d'une victoire : – Ô Athéniens ! serai-je châtié pour vous avoir donné un jour de bonheur ?

LE CAPITAINE. – Serez-vous assez bon pour me permettre de vous raconter une anecdote de mon excellente grand'mère ?

L'AUTEUR. – Je ne vois guère ce qu'elle peut avoir de commun avec ce qui nous occupe, capitaine Clutterbuck.

LE CAPITAINE. – On peut l'admettre dans notre dialogue sur le plan de ceux de Bayes. – La bonne dame, Dieu veuille avoir son ame ! joignait à une grande finesse d'esprit beaucoup de dévotion, et elle ne pouvait jamais entendre de mauvaises langues mal parler d'un ministre, sans prendre chaudement le parti de celui-ci. Il y avait cependant un certain grief pour lequel elle abandonnait toujours la cause de son révérend protégé : c'était du moment qu'elle apprenait qu'il avait prêché un sermon en forme contre les calomniateurs et les médisans.

L'AUTEUR. – Et où en voulez-vous venir avec tout cela ?

LE CAPITAINE. – C'est que j'ai entendu dire à des ingénieurs qu'on risque d'indiquer le côté faible à l'ennemi, en prenant trop de soin pour le fortifier.

L'AUTEUR. – Mais encore une fois, je vous prie, où en voulez-vous venir ?

LE CAPITAINE. – Hé bien donc, sans plus de métaphores, je crains que cette nouvelle production, dans laquelle vous avez la générosité de paraître me donner quelque part, n'ait un grand besoin d'indulgence, puisque vous croyez devoir commencer votre défense avant que l'affaire soit en jugement. Je gagerais une bouteille de bordeaux que la fable est conduite sans ordre.

L'AUTEUR. – Une pinte de porto, vous voulez dire, je pense ?

LE CAPITAINE. – De bordeaux, vous dis-je, et du bon bordeaux du Monastère. Ah ! monsieur, si seulement vous vouliez suivre les conseils de vos amis, pour tâcher de mériter au moins une partie de la faveur que vous avez obtenue du public, nous boirions tous du tokay.

L'AUTEUR. – Peu m'importe ce que je bois, pourvu que le breuvage soit sain.

LE CAPITAINE. – Songez alors à votre réputation et à votre gloire.

L'AUTEUR. – À ma gloire ? – Je vous ferai la réponse que, dans la défense du fameux Jem Mac-Coul, un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, de talent et d'instruction, fit à la partie adverse, lorsqu'elle reprochait à son client son refus de répondre à certaines questions, auxquelles, disait-on, tout homme qui aurait quelque égard pour sa réputation n'hésiterait pas à répliquer : – Mon client, dit-il (j'ajouterais encore en passant que Jem était debout derrière lui dans le moment, ce qui formait une bonne scène), mon client a le malheur de ne s'inquiéter nullement de sa réputation ; et je n'agis pas avec loyauté vis-à-vis de la cour, si je disais qu'elle mérite en aucune manière sa sollicitude. – Hé bien, moi, je suis, quoique par des motifs bien différents, dans cet heureux état d'insouciance. Que la gloire soit pour ceux qui ont une forme substantielle. Une ombre (et un auteur qui n'est personne est-il autre chose ?) ne peut jeter d'ombre.

LE CAPITAINE. – Peut-être maintenant n'êtes-vous pas aussi inconnu qu'autrefois. Ces lettres au membre qui représente l'université d'Oxford au parlement...<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> *Lettres à sir Richard Heber*. Ouvrage dans lequel on discute la question de savoir à qui doivent être attribués les romans de l'auteur de *Waverley*. – Éd.



L'AUTEUR. – Prouvent l'esprit, le génie et la délicatesse de l'auteur ; et je voudrais sincèrement qu'il en eût fait usage pour quelque objet plus important : elles prouvent, du reste, que l'incognito que j'ai conservé a engagé un talent précoce dans une discussion épineuse et délicate. Mais une cause, quoique ingénieusement plaidée, n'est pas pour cela gagnée. Vous devez vous souvenir que tous les témoignages qui avaient été si habilement rassemblés pour prouver les titres de sir Philip Francis aux *Lettres de Junius* semblaient d'abord irrécusables ; cependant ces raisonnemens ont perdu leur force, et Junius, dans l'opinion générale, est aussi inconnu que jamais. Mais ni la flatterie ni la violence ne pourront me déterminer à dire un mot de plus à cet égard. Dire qui je ne suis pas serait un pas pour dire qui je suis ; et comme je n'ambitionne aucunement, pas plus qu'un certain juge de paix cité par Shenstone<sup>4</sup>, la rumeur ou les *on dit* que de tels ouvrages font naître dans le monde, je continuerai de garder le silence sur un objet qui, selon moi, ne mérite pas tout le bruit qu'on en a fait, et encore moins les débats sérieux dans lesquels le jeune auteur de ces lettres a déployé tant d'esprit.

LE CAPITAINE. – Mais en admettant, mon cher monsieur, que vous n'ayez pas besoin de vous inquiéter de votre réputation personnelle, ni de celle de tout homme de lettres sur qui vos fautes pourraient retomber, permettez-moi de dire que la reconnaissance que vous devez naturellement au public, pour l'accueil obligeant dont il vous a honoré, ainsi qu'aux critiques, pour la manière indulgente dont ils vous ont traité, devrait vous engager à donner plus de soin à vos histoires.

L'AUTEUR. – Je vous exhorte, mon fils, à éloigner de votre esprit toute espèce d'hypocrisie, comme aurait dit le docteur Samuel Johnson. Quant aux critiques, ils ont leur affaire, et moi la mienne. Vous savez ce que disent les nourrices :

---

<sup>4</sup> Poète anglais. – Éd.

*Les enfans en Hollande ont du plaisir à faire  
Ces fragiles jouets, qu'avec même plaisir,  
Nos enfans, à leur tour, brisent en Angleterre.*

De même je suis l'humble pourvoyeur des critiques, le chacal<sup>5</sup> trop occupé à leur chercher de la pâture, pour avoir le temps de m'inquiéter s'ils l'avalent ou la rejettent. – Quant au public, je suis vis-à-vis de lui à peu près comme le facteur de la poste qui laisse un paquet à la porte d'un individu. S'il contient quelque nouvelle agréable, un billet d'une maîtresse, une lettre d'un fils absent, un ordre de paiement d'un correspondant qu'on croyait en faillite, la lettre est reçue avec joie, lue, relue, pliée, ajoutée à la liasse, et déposée en sûreté dans le bureau. Si ce qu'elle renferme est d'une nature fâcheuse, si elle vient d'un créancier exigeant ou pressant, on donne au diable le correspondant, on jette la lettre au feu, et le port en est sincèrement regretté ; tandis que le porteur des dépêches, dans l'un ou l'autre cas, n'y pense pas plus qu'aux neiges de l'hiver précédent. La seule bienveillance que le public accorde réellement à un auteur, c'est qu'il est assez disposé à accueillir avec une sorte d'indulgence les ouvrages qui sortent de la plume d'un ancien favori, ne fût-ce que par suite d'un esprit d'habitude, tandis que l'auteur a naturellement une haute idée du goût de ce public, qui a si libéralement applaudi à ses productions. Mais je nie que, d'une part ou d'autre, on ait le droit de réclamer aucune reconnaissance proprement dite.

LE CAPITAINE. – Le respect pour vous-même, alors, devrait vous avertir d'être prudent.

L'AUTEUR. – Oui, si la prudence pouvait augmenter mes chances de succès. Mais, à vous dire vrai, les ouvrages et les morceaux dans lesquels j'ai réussi ont généralement été écrits avec la plus grande rapidité ; et, lorsque j'en ai vu comparer

---

<sup>5</sup> On prétend que le chacal amène la proie au lion pour se nourrir de ses restes. – Éd.

certaines parties à d'autres qu'on trouvait beaucoup mieux finies, j'en appelais à ma plume et à mon écritoire, témoins que les passages dont je m'étais si mal tiré étaient ceux qui m'avaient coûté le plus de travail. Du reste, je doute de l'effet salutaire de trop de relâche par rapport au public et à l'auteur. Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, et mettre à la voile quand le vent est bon. Si un auteur heureux n'occupe pas la scène, un autre s'en empare aussitôt. Si un écrivain reste dix ans avant de faire paraître un second ouvrage, il est supplanté par d'autres ; ou, si le siècle est assez pauvre en hommes de génie pour qu'il n'ait pas à craindre cette rivalité, sa réputation même devient son plus grand ennemi. Le public s'attendra à trouver le nouvel ouvrage dix fois meilleur que celui qui l'a précédé ; l'auteur espérera une popularité dix fois plus grande, et il y a cent contre un à parier qu'on sera trompé de part et d'autre.

LE CAPITAINE. – Cela peut justifier un certain degré de rapidité dans le travail d'un instant ; mais il ne faut pas perdre de vue ce vieux proverbe : *Hâte-toi lentement*. Vous devriez au moins prendre le temps nécessaire pour bien arranger votre plan.

L'AUTEUR. – C'est là le difficile, mon fils. Croyez-moi, je n'ai pas été assez sot pour négliger les précautions ordinaires. Il m'est arrivé bien souvent de disposer le plan d'un ouvrage, de le diviser par volumes et par chapitres détachés, de construire une fable qui pût se développer graduellement d'une manière frappante, capable de tenir en suspens la curiosité, de l'exciter même ; et qui, enfin, se terminât par une catastrophe remarquable. Mais je crois qu'un démon se place sur le bout de ma plume quand je me mets à écrire, et la détourne du but. Les caractères se développent sous ma main ; les incidens se multiplient, l'histoire languit pendant que les matériaux augmentent ; ma construction régulière se change en une irrégularité gothique, et l'ouvrage est achevé long-temps avant que j'aie atteint l'objet que je me proposais.

LE CAPITAINE. – Avec de la résolution et une patience déterminée, vous pourriez remédier à cet inconvénient.

L'AUTEUR. – Hélas ! mon cher monsieur, vous ne connaissez pas la force de la tendresse paternelle. Lorsque je rencontre un caractère tel que le bailli Jarvie, ou Dalgetty, mon imagination s'échauffe, et mes idées s'éclaircissent à chaque pas que je fais dans la campagne ; quoiqu'elle m'entraîne bien loin de la route tracée, et qu'elle me force de franchir haies et fossés pour rentrer dans le bon chemin. Si je résiste à la tentation, comme vous me le conseillez, mes idées deviennent prosaïques, plates et lourdes ; j'écris d'une manière pénible pour moi-même, et je sens un abattement toujours croissant ; les couleurs brillantes dont mon imagination avait revêtu les incidens disparaissent, et tout devient terne et sombre. Je ne suis plus le même auteur, pas plus que le chien condamné à tourner pendant plusieurs heures pour faire marcher la roue d'une machine ne ressemble au même animal courant gaiement après sa queue, et prenant librement ses ébats sans gêne et sans contrainte. Bref, monsieur, dans ces occasions, je crois que je suis ensorcelé.

LE CAPITAINE. – Ma foi, monsieur, si les sortilèges s'en mêlent, il n'y a plus rien à dire, il faut bien marcher quand le diable nous pousse. Et telle est sans doute la raison qui fait que vous ne lancez aucun ouvrage sur la scène, comme vous y avez été si souvent engagé ?

L'AUTEUR. – Je pourrais alléguer, comme une excellente raison pour ne pas écrire de pièces de théâtre, mon incapacité pour construire un plan. Mais à vous parler franchement, ce qui a fait penser à des juges trop prévenus que je pouvais avoir quelques dispositions pour ce genre de littérature, ce sont ces lambeaux d'anciennes comédies qu'ils ont considérés comme le fruit de mon cerveau, parce qu'ils ont été tirés d'une source

inaccessible aux compilateurs. La manière dont je devins le possesseur de ces fragmens est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de vous la raconter.

Vous saurez qu'il y a une vingtaine d'années j'allai dans le Worcestershire pour voir un de mes anciens amis qui avait servi avec moi dans les dragons.

LE CAPITAINE. – Vous avez donc servi, monsieur ?

L'AUTEUR. – Que j'aie servi ou non, cela revient au même : le titre de capitaine est très-utile en voyage. – Je trouvai par hasard la maison de mon ami remplie d'hôtes ; et, comme d'usage, je fus condamné (le château étant fort ancien) à habiter l'*appartement hanté*. J'ai, comme l'a dit un illustre contemporain, vu trop de spectres pour y croire ; ainsi je m'apprêtais à m'endormir, bercé par le vent qui sifflait à travers les tilleuls dont les branches obscurcissaient la clarté de la lune réfléchie dans la chambre à travers les vitraux de la croisée, lorsque je vis une ombre plus épaisse se placer entre la lune et moi ; je distinguai sur le plancher de l'appartement...

LE CAPITAINE. – La Dame Blanche d'Avenel, je présume ? vous en avez déjà raconté l'histoire.

L'AUTEUR. – Non : je vis une femme avec une coiffe ronde, une bavette et un tablier, les manches retroussées jusqu'au coude, tenant d'une main une boîte à farine, de l'autre une cuiller à ragoût. Je pensai d'abord que c'était la cuisinière de mon ami qui se promenait tout endormie ; et comme je savais le prix qu'il attachait à Sally, qui retournait aussi bien une omelette qu'aucune fille du comté, je me levai pour la conduire tranquillement à la porte. Mais lorsque je m'approchai d'elle, elle s'écria : – Arrêtez, monsieur ; pour qui me prenez-vous donc ? Paroles qui me semblèrent si bien dictées par la circonstance, que je ne m'en serais guère inquiété, sans le son

de voix creux et surnaturel dont elles étaient prononcées. – Sachez donc ; dit-elle sur le même ton, que je suis le spectre de Betty Barnes. – Qui se pendit d’amour pour le cocher de la diligence, pensai-je ; voilà une belle œuvre. – De cette malheureuse Élisabeth ou Betty Barnes, continua-t-elle, qui fut long-temps cuisinière de M. Warburton, ce laborieux amateur, mais, hélas ! ce trop négligent dépositaire de la plus volumineuse collection de pièces de théâtre qui ait jamais existé, et dont, pour la plupart, les titres seuls sont restés pour orner les préfaces des éditions *variorum* de Shakspeare. Oui, étranger, ce sont ces mains fatales qui ont voué à la graisse et à la flamme ces nombreux et lourds in-quarto, qui, s’ils existaient encore, feraient perdre la tête à tout le club de Roxburgh. Voici les doigts coupables qui flambèrent des volailles grasses et essuyèrent des assiettes sales avec les ouvrages perdus de Beaumont et Fletcher, de Massinger, Johnson, Webster, je dirai plus... de Shakspeare lui-même.

Comme tout amateur des antiquités dramatiques, j’éprouvais un choc mortel pour mon ardente curiosité en voyant que des pièces citées dans le répertoire des théâtres, objet de tant de recherches, avaient été comprises dans l’holocauste des victimes que cette malheureuse avait sacrifiées au lieu de la bonne chère. Il n’est donc pas étonnant que, comme l’ermite de Parnell,

*J’aie à l’instant rompu les liens de la crainte,  
M’écriant en accens entrecoupés d’horreur :  
Ô femme abominable ! – À peine ma fureur  
Avait-elle lâché cette unique parole,  
Que Betty brandissant en l’air sa casserole...*

– Prenez garde, s’écria-t-elle ; prenez garde que la colère à laquelle vous vous livrez si mal à propos ne vous fasse perdre l’occasion que j’ai encore d’indemniser le monde du tort que lui a fait mon ignorance. Dans ce caveau au charbon, qui n’a point

servi depuis long-temps, gisent, souillés de graisse et de noir, le petit nombre de fragmens de ces anciens drames qui n'ont pas été entièrement détruits. Ainsi donc...

Hé bien ! pourquoi cet air d'étonnement, capitaine ? je vous jure que c'est la vérité ; à quoi me servirait de vous faire un mensonge ? comme dit mon ami le major Longbow.

LE CAPITAINE. – Un mensonge, monsieur ? ah ! Dieu me garde d'employer cette expression envers une personne aussi véridique que vous ! Seulement vous êtes disposé à vous divertir un peu ce matin ; voilà tout. Ne feriez-vous pas bien de réserver cette anecdote pour servir d'introduction – à trois pièces de théâtre retrouvées, ou quelque titre équivalent ?

L'AUTEUR. – Vous avez bien raison ; l'habitude est une étrange chose, mon fils. J'avais oublié à qui je parlais. Oui, à des pièces de théâtre destinées à être lues dans le cabinet, et non à être représentées...

LE CAPITAINE. – Fort bien : et de cette manière vous êtes sûr d'être joué ; car les directeurs aiment prodigieusement à forcer les gens à s'enrôler sous leurs bannières, tandis que des milliers de volontaires s'offrent pour les servir.

L'AUTEUR. – J'en suis une preuve vivante, car, bon gré mal gré, on a fait de moi un poète dramatique, comme un autre Laberius. Je crois que ma muse serait *terrifiée* au point d'être forcée à monter sur le théâtre, quand même je n'écrirais qu'un sermon.

LE CAPITAINE. – Vraiment, dans ce cas-là, je craindrais que certaines gens n'en fissent une farce ; ainsi donc, si vous vouliez changer de style, je vous conseillerais de composer un volume de drames comme lord Byron.

L'ACTEUR. – Non ; Sa Seigneurie est d'une autre trempe que moi. Je ne veux pas jouter contre lui, si je puis m'en dispenser. Mais voilà mon ami Allan qui vient de composer une pièce telle que j'en pourrais écrire une moi-même, dans un jour d'inspiration, et avec une des plumes surfinies et brevetées de Bramah. Je ne puis rien faire de bon sans tous ces accessoires.

LE CAPITAINE. – Voulez-vous parler d'Allan Ramsay ?

L'AUTEUR. – Non, ni de Barbara Allan, mais d'Allan Cunningham, qui vient de publier sa tragédie de *sir Marmaduke-Maxwell*, dans laquelle on trouve les fêtes mêlées aux massacres, une scène d'amour auprès d'une scène de sang, et des passages qui ne mènent à rien, mais qui, après tout, sont fort bien. Il n'y a pas une lueur de vraisemblance dans le plan ; mais il y a tant de force dans certains passages, et partout une telle veine de génie poétique, que je désirerais en pouvoir mettre autant dans *mes Restes de cuisine*, si j'étais tenté de les publier. Dans une édition soignée, on lirait avec admiration les beautés d'Allan ; dans l'état où il se présente, on ne remarquera peut-être que ses défauts ; ou, ce qui est encore pire, on ne fera même aucune attention à lui. Mais ne vous en chagrinez pas, brave Allan, vous n'en êtes pas moins l'ornement de l'Écosse. Il a fait aussi quelques pièces lyriques que vous feriez bien de lire, capitaine. La pièce intitulée *'Tis hame, and 'tis hame*<sup>6</sup>, ne le cède point à celles de Burns.

LE CAPITAINE. – Je suivrai votre conseil. Le club de Kennaquhair est devenu difficile depuis que Catalani est venue visiter l'abbaye. *Mon pauvre Gelé* a été reçu pauvrement et froidement ; et *les Rives de Bonnie Doon* sont tombées à plat. – *Tempora mutantur.*

---

<sup>6</sup> *C'est la maison, c'est la maison* : ce mot est pris aussi dans le sens de notre *chez nous* – Tr.



L'AUTEUR. – Le temps ne peut rester stationnaire ; il est soumis au changement ainsi que nous autres mortels. Qu'importe ? – Au bout du compte, un homme vaut un homme.

Mais l'heure de nous séparer approche.

LE CAPITAINE. – Vous êtes donc déterminé à suivre votre système ? Ne craignez-vous pas qu'on n'attribue cette succession rapide d'ouvrages à un motif sordide ? On pensera que vous ne travaillez que par l'appât du gain.

L'AUTEUR. – En supposant qu'outre les autres motifs qui peuvent m'engager à me produire plus fréquemment devant le public, je calcule aussi les grands avantages qui sont le prix des succès en littérature ; – cet émolument est la taxe volontaire que le public paie pour un certain genre d'amusement littéraire ; elle n'est extorquée à personne, et n'est payée, je pense, que par ceux qui peuvent l'acquitter, et qui reçoivent une jouissance proportionnée au prix qu'ils donnent. Si le capital que ces ouvrages ont mis en circulation est considérable, n'a-t-il été utile qu'à moi seul ? Ne puis-je pas dire à cent personnes comme le brave Duncan, le fabricant de papier, le disait aux diables<sup>7</sup> les plus mutins de l'imprimerie : – N'avez-vous pas partagé ? N'avez-vous pas eu vos quinze sous ? – Je pense, je l'avoue, que notre Athènes moderne me doit beaucoup pour avoir établi une manufacture aussi vaste ; et, quand on aura accordé à tous les citoyens le droit de voter dans les élections, je compte sur la protection de tous les ouvriers subalternes que la littérature fait vivre, pour obtenir une place dans le parlement.

LE CAPITAINE. – On croirait entendre parler un fabricant de calicot.

---

<sup>7</sup> *Printer's devils* : on appelle ainsi les petits apprentis de l'imprimeur. – Éd.

L'AUTEUR. – C'est encore de l'hypocrisie, mon cher fils. – Il y a de la chaux dans ce vin-là. – Tout est falsifié dans ce monde. Je le soutiendrai, en dépit d'Adam Smith et de ses sectateurs : un auteur qui réussit est un cultivateur industriel, et ses ouvrages constituent une portion de la fortune publique, aussi effective que ceux qui sortent de toute autre manufacture. Si une nouvelle denrée, ayant par elle-même une valeur intrinsèque et commerciale, est le résultat de l'opération, pourquoi les ballots de livres d'un auteur seraient-ils regardés comme une portion moins profitable de la richesse publique, que les marchandises de tout autre manufacturier ? Je parle ainsi, eu égard à la quantité d'argent en circulation, et au degré d'industrie qu'un ouvrage aussi futile que celui-ci doit exciter et récompenser, avant que les volumes quittent la boutique de l'éditeur. C'est à moi qu'on doit cet avantage, et en cela je rends service au pays. Quant à mes émolumens, je les gagne par mon travail, et je ne dois compte qu'au ciel de l'usage que j'en fais. L'homme équitable pensera que tout n'est pas consacré à satisfaire un vil égoïsme ; et, sans que celui qui agit ainsi prétende s'en faire un grand mérite, il peut s'en trouver une partie

*Qui, par le ciel guidée, aille trouver le pauvre.*

LE CAPITAINE. – Néanmoins on regarde généralement comme une bassesse d'écrire par un motif d'intérêt.

L'ACTEUR. – C'en serait une si ce motif excluait tous les autres, s'il était le but principal d'une conception littéraire. J'oserais même avancer qu'aucun ouvrage d'imagination composé uniquement dans les vues d'en retirer un avantage pécuniaire n'a jamais réussi et ne réussira jamais. Ainsi l'avocat qui plaide, le soldat qui se bat, le médecin qui donne ses ordonnances, l'ecclésiastique, – si toutefois il en peut exister de semblables, – qui prêche sans avoir ni zèle pour sa profession, ni sentiment de sa dignité ; tous ces gens, en un mot, qui ne

songent qu'à toucher leur salaire, leur paie ou leurs appointemens, s'abaissent au rang de sordides artisans. C'est pourquoi, à l'égard de deux des facultés savantes, au moins, leurs services sont considérés comme inappréciables, et ceux qu'elles rendent sont récompensés, non d'après une estimation exacte, mais par un *honorarium*, ou reconnaissance volontaire ; mais qu'un client ou un patient essaie d'oublier cette petite cérémonie de l'*honorarium*, qui est censée être une chose tout-à-fait hors de considération entre eux, et qu'il remarque la manière dont le savant docteur prendra la chose. Hypocrisie à part, il en est de même des émolumens littéraires. Aucun homme de sens, quel que soit son rang, ne doit regarder comme au-dessous de lui d'accepter ce qui est un juste dédommagement de son temps, ou une part raisonnable du capital qui doit son existence même à ses peines. Lorsque le czar Pierre travaillait aux tranchées, il recevait la paie d'un simple soldat ; et les gentilshommes, les hommes d'État et les hommes d'Église les plus distingués de leur temps n'ont pas dédaigné de régler des comptes avec leur libraire.

LE CAPITAINE. – (*Il chante.*)

*S'ils ne l'ont jamais négligé,  
Ce n'est donc pas une bassesse ;  
Qui pourrait accuser d'une indigne faiblesse  
Ou la noblesse ou le clergé ?*

L'AUTEUR. – Vous avez raison ; mais aucun homme d'honneur, de génie ou d'esprit n'aura l'amour du gain pour principal objet, encore moins pour unique but de ses travaux. Quant à moi, je ne suis pas fâché de gagner au jeu sous la condition de plaire au public ; je le continuerais probablement pour l'unique plaisir de jouer, car j'éprouve aussi fortement que personne cet amour de la composition qui est peut-être le plus vif de tous les instincts, et qui entraîne l'auteur vers sa plume, le peintre vers sa palette, souvent sans aucune chance de gloire,

sans perspective de récompense. Peut-être en ai-je trop dit ; il me serait sans doute possible, avec non moins de sincérité que bien des gens, de me disculper de l'accusation d'avoir l'âme bien avide ou mercenaire ; mais je ne suis pas assez hypocrite pour nier les motifs ordinaires d'après lesquels tout ce qui m'entoure agit sans cesse aux dépens de la tranquillité, du bonheur, de la santé et de la vie. Je n'affecte pas le désintéressement de cette association ingénieuse d'individus dont parle Goldsmith, qui vendaient leur journal à six sous l'exemplaire, uniquement pour leur propre amusement.

LE CAPITAINE. – Je n'ai plus qu'une observation à faire. – Le monde dit que vous vous épuisez.

L'AUTEUR. – Le monde a raison ; et qu'importe ? Lorsqu'il ne dansera plus, je ne jouerai plus de ma cornemuse, et je ne manquerai pas de gens assez obligeans pour me faire apercevoir que mon temps est passé.

LE CAPITAINE. – Et que deviendrons-nous alors, nous qui sommes votre malheureuse famille ? Nous tomberons dans le mépris et l'oubli.

L'AUTEUR. – Comme tant de pauvres diables chargés déjà d'une nombreuse famille, je ne puis m'empêcher de travailler à l'accroître. – C'est ma vocation, Hall<sup>8</sup>. – Il faut que ceux d'entre vous qui méritent l'oubli, vous tous peut-être, vous vous y résigniez. Du reste, vous avez été lus dans votre temps, et l'on n'en pourrait dire autant de quelques-uns de vos contemporains qui ont eu moins de bonheur et plus de mérite. Ils ne sauraient disconvenir que vous n'ayez eu la palme. Quant à moi, je mériterai toujours au moins le tribut involontaire que Johnson a payé à Churchill en comparant son génie à un arbre qui ne produit que des pommes sauvages, et qui pourtant est prolifique et porte une grande quantité de fruits. C'est toujours quelque

---

<sup>8</sup> Expression de Shakspeare. – Tr.

chose que d'avoir occupé l'attention publique pendant sept ans. Si je n'avais écrit que *Waverley*, je n'aurais été depuis longtemps, comme on a coutume de le dire, que l'ingénieux auteur d'un roman fort estimé dans le temps. Je crois en effet que la réputation de *Waverley* est soutenue, en grande partie, par les éloges de ceux qui peuvent être portés à préférer cet ouvrage aux suivans.

LE CAPITAINE. – Vous voulez donc sacrifier la gloire future à la popularité du moment ?

L'AUTEUR. – *Meliora spero*. Horace lui-même ne s'attendait pas à revivre dans tous ses ouvrages, et moi j'espère vivre dans quelques-uns des miens ; *non omnis moriar*. C'est une consolation de penser que les meilleurs auteurs de tous les pays ont été les plus volumineux ; et il est souvent arrivé que ceux qui ont été le mieux accueillis de leur temps ont aussi continué de plaire à la postérité. Je n'ai pas assez mauvaise idée de la génération présente pour penser qu'une réprobation future soit la conséquence nécessaire de la faveur dont elle m'honore.

LE CAPITAINE. – Si chacun agissait d'après de pareils principes, le public serait inondé.

L'AUTEUR. – Encore une fois, mon cher fils, point d'hypocrisie. Vous parlez comme si le public était obligé de lire les livres uniquement parce qu'ils sont imprimés. Vos amis les libraires vous sauraient gré de faire goûter cet avis. Le plus grand mal que puissent causer ces *inondations*, c'est qu'elles renchérissent les chiffons. La multiplicité des ouvrages qu'on publie ne fait aucun mal au siècle présent, et peut être fort avantageuse à celui qui doit succéder au nôtre.

LE CAPITAINE. – Je ne vois pas comment cela peut se faire.

L'AUTEUR. – Les plaintes qui s'élevèrent dans le temps d'Élisabeth et de Jacques, sur la fertilité alarmante de la presse, retentirent aussi haut que celles que nous entendons ; et pourtant, regardez le rivage sur lequel s'est répandue l'inondation de ce siècle, il ressemble aux rives enchantées de *la Reine des Fées*<sup>9</sup>.

*Il est couvert d'or et de pierreries ;  
Rubis, saphirs, brillent sur les prairies ;  
Le sable même est mêlé de trésors.*

Croyez-moi, dans les ouvrages même les plus négligés du siècle actuel, le siècle à venir pourra découvrir des mines précieuses.

LE CAPITAINE. – Il est certains ouvrages qui mettront en défaut tous les alchimistes.

L'AUTEUR. – Ils seront en petit nombre ; car les écrivains qui n'ont absolument aucun mérite, à moins qu'ils ne publient leurs ouvrages à leurs frais, comme sir Richard Blackmore<sup>10</sup>, perdront tout moyen d'ennuyer le public, par la difficulté de trouver des libraires qui se chargent de les publier.

LE CAPITAINE. – Vous êtes incorrigible. N'y a-t-il aucunes bornes à votre audace ?

L'AUTEUR. – Il y a les bornes sacrées et éternelles de l'honneur et de la vertu. Je suis comme dans la chambre enchantée de Britomarte<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> Poème de Spencer.

<sup>10</sup> Auteur d'épopées.

<sup>11</sup> Spencer. – Éd.

*Elle porte autour d'elle un regard interdit,  
Et sur la même porte elle aperçoit écrit :  
DU COURAGE ! En tous lieux cet avis salulaire,  
Mille fois répété, lui paraît un mystère ;  
Quand sur une autre porte, en un coin écarté,  
Ces mots frappent ses yeux : MAIS SANS TÉMÉRITÉ.*

LE CAPITAINE. – Hé bien ! il vous faut courir le risque de continuer d'après vos propres principes.

L'AUTEUR. – Et vous, agissez d'après les vôtres, et tâchez de ne pas rester ici à perdre votre temps pendant que l'heure du dîner s'écoule. – Je vais ajouter cet ouvrage à votre patrimoine, *valeat quantum*.

Ici finit notre dialogue, car un petit Apollon de la Canongate, au visage noirci, vint demander l'épreuve de la part de M. Mac Corkindale ; et j'entendis M. C.<sup>12</sup> gronder M. F. dans un autre détour du labyrinthe que j'ai déjà décrit, pour avoir laissé pénétrer quelqu'un dans les *penetralia* de leur temple.

Je vous laisse à penser ce qu'il vous plaira de l'importance de ce dialogue, et je ne puis m'empêcher de croire que je préviendrai les vœux de notre père commun en plaçant cette lettre au commencement de l'ouvrage auquel elle a rapport.

Je suis, révérend et cher monsieur, votre sincère et affectionné serviteur,

CUTHBERT CLUTTERBUCK.

Kennaquhair, 1<sup>er</sup> avril 1822.

---

<sup>12</sup> M. Constable. – Éd.

## CHAPITRE PREMIER.

« L'Anglais et l'écossais à la fin sont d'accord.  
« Voyez partir Saunders<sup>13</sup> pour passer la frontière.  
« Comme il y va briller ! Métamorphose entière.  
« Son vil habit de bure en drap d'or est changé.  
« Son sabre, de fer seul jusqu'à présent chargé,  
« Du plus noble métal maintenant étincelle.  
« Sa toque même a pris une forme nouvelle ;  
« C'est un casque éclatant, surmonté d'un cimier.  
« Où trouva-t-on jamais un plus galant guerrier ?  
« Sa mère aurait, je crois, peine à le reconnaître. »

*Le Réformateur.*

Les longues hostilités qui avaient, pendant des siècles, divisé la partie méridionale de la Grande-Bretagne et celle qui est située plus au nord, s'étaient heureusement terminées par l'avènement du pacifique Jacques I<sup>er</sup> au trône d'Angleterre. Mais quoique les couronnes réunies d'Angleterre et d'Écosse fussent portées par le même monarque, il fallut laisser écouler un laps de temps considérable, et plus d'une génération, avant qu'on vît disparaître les préjugés nationaux invétérés qui avaient régné si long-temps entre les deux royaumes voisins, et que les habitants des deux pays séparés par la Tweed pussent s'habituer à se regarder comme amis et comme frères.

Ces préjugés devaient avoir, comme de raison, plus de violence pendant le règne de Jacques. Les Anglais l'accusaient de partialité pour ses anciens sujets ; et les Écossais, non moins

---

<sup>13</sup> L'Écossais : ce nom revient à celui de Paddy pour désigner l'Irlande. – Éd.



injustes, lui reprochaient d'avoir oublié le pays qui l'avait vu naître, et de négliger ces anciens amis dont la fidélité lui avait été si utile.

Le caractère du roi, pacifique jusqu'à la timidité, l'engageait continuellement à se placer comme médiateur entre les factions opposées dont les querelles troublaient la cour. Mais, en dépit de toutes ses précautions, on voit dans l'histoire que mainte fois la haine mutuelle des deux nations, si récemment réunies après avoir été ennemies pendant mille ans, éclata avec une fureur qui menaçait de produire une convulsion générale. Le même esprit régnait dans les classes les plus élevées comme dans la plus basse, il occasionait des débats dans le conseil et dans le parlement, donnait lieu à des factions à la cour, à des duels entre les nobles, et faisait naître des dissensions et des querelles parmi le peuple.

À l'époque où cette animosité était portée au plus haut degré, il existait dans la cité de Londres un ouvrier ingénieux, mais fantasque et tenant fortement à ses idées. Il se nommait David Ramsay, et était fort adonné aux études abstraites. Soit que son talent dans sa profession lui eût servi de protection, comme le prétendaient les courtisans, ou que sa naissance dans la bonne ville de Dalkeith, près d'Édimbourg, lui eût valu cet avantage, comme ses voisins le disaient tout bas, il occupait dans la maison de Jacques I<sup>er</sup> l'office de fabricant de montres et d'horloges de Sa Majesté : il ne dédaignait pourtant pas en même temps de tenir une boutique à Temple-Bar, à quelques pas de l'église de Saint-Dunstan.

La boutique d'un marchand de Londres, à cette époque, était, comme on peut bien le supposer, quelque chose de fort différent de celles qu'on voit aujourd'hui dans ce même quartier. Les marchandises en vente dans des caisses n'étaient défendues de l'injure du temps que par un auvent couvert en grosse toile ; ce qui ressemblait aux étaux et aux échoppes qu'on

établit momentanément dans les foires de village pour les colporteurs, plutôt qu'au magasin d'un commerçant recommandable ; mais la plupart des marchands d'un ordre élevé, et David Ramsay était de ce nombre, avaient un petit appartement dans lequel on entrait par le fond de la boutique, et qui était à l'échoppe qui le précédait ce qu'était la caverne de Robinson Crusoé à la tente qu'il avait élevée devant l'entrée. C'était là que maître Ramsay avait coutume de se retirer pour travailler à ses calculs mathématiques ; car il avait l'ambition de vouloir perfectionner son art, d'y faire des découvertes ; et, de même que Napier et d'autres mathématiciens de ce temps, il poussait quelquefois ses recherches jusqu'à la science abstraite.

Quand il était ainsi occupé, il abandonnait le poste extérieur de son établissement commercial à deux robustes apprentis à voix de Stentor, qui ne cessaient de crier : – Que désirez-vous ? que désirez-vous ? – sans manquer de joindre à ces paroles un pompeux éloge des objets qu'ils avaient à vendre. Cet usage de s'adresser aux passans pour les inviter à acheter ne subsiste plus aujourd'hui, à ce que nous croyons, que dans Montmouth-Street (si même il en existe encore dans ce dépôt de vieux habits, sous la garde des restes épars des tribus d'Israël) ; mais à l'époque dont nous parlons il était adopté par les Juifs et par les gentils, et remplaçait le charlatanisme de ces avis insérés dans les journaux, par lesquels les marchands sollicitent le public en général, et leurs amis en particulier, d'accorder leur attention à l'excellence sans égale des marchandises qu'ils vendent et qu'ils offrent à si bas prix, qu'on pourrait croire qu'ils ont en vue l'avantage du public, plutôt que leur intérêt particulier.

Ceux qui proclamaient de vive voix l'excellence de leurs marchandises avaient un avantage sur ceux qui font aujourd'hui servir les journaux au même but : ils pouvaient, en bien des cas, adapter leurs discours à l'air, à la mise et aux goûts apparens des passans. C'était, comme nous l'avons dit, ce qui, de notre

mémoire, se pratiquait dans Montmouth-Street. Nous nous rappelons qu'on nous y a fait remarquer à nous-même quelques défauts de continuité dans la partie inférieure de nos vêtements, et qu'on a pris de là occasion de nous exhorter à nous équiper plus convenablement. – Mais ceci est une digression.

Ce mode d'invitation directe et personnelle aux passans devenait pourtant une tentation dangereuse pour les jeunes égrillards chargés du rôle de solliciteurs en l'absence du personnage principalement intéressé à la vente. Se fiant sur leur nombre et sur leur union civique, les apprentis de Londres se permettaient des libertés avec les passans, et se laissaient souvent aller à exercer leur esprit aux dépens de ceux dont ils n'avaient pas l'espoir de faire des acheteurs par leur éloquence. Si quelque mécontent voulait se venger par quelque acte de violence, les habitans de toutes les échoppes accouraient en masse au secours de leur camarade ; et, pour me servir de deux vers d'une vieille chanson que le docteur Johnson avait coutume de fredonner :

*Et l'on voyait, grands et petits,  
Accourir tous les apprentis.*

Des querelles sérieuses s'élevaient souvent en pareille occasion, surtout quand les Templiers<sup>14</sup>, ou les autres jeunes gens tenant à l'aristocratie, étaient insultés ou croyaient l'être. L'acier était alors fréquemment opposé au bâton des citoyens ; et la mort enlevait quelquefois des victimes de part et d'autre. L'action de la police était dans ce temps lente et sans efficacité, et l'alderman de l'arrondissement n'avait d'autre ressource que d'appeler à haute voix les habitans pour étouffer la dispute sous le nombre, comme on sépare sur le théâtre les Capulets et les Montaigus<sup>15</sup>.

---

<sup>14</sup> Les étudiants en droit qui habitaient et habitent encore les bâtimens du Temple. – Éd.

<sup>15</sup> Dans Roméo et Juliette. – Éd.

À l'époque où telle était la coutume générale des plus respectables marchands, comme des plus petits boutiquiers de Londres, David Ramsay, dans la soirée à laquelle nous prions nos lecteurs d'accorder leur attention, s'étant retiré pour se livrer en particulier à des travaux d'une nature plus abstraite, avait abandonné l'administration de sa boutique extérieure, ou échoppe, aux susdits apprentis, malins, actifs, vigoureux, et doués d'excellens poumons, qui se nommaient Jenkin Vincent et Frank Tunstall.

Vincent devait son éducation à l'excellente fondation de l'hôpital de Christ-Church. Il avait donc été élevé à Londres, comme il y était né ; et il était doué de cette dextérité, de cette adresse et de cette audace qui caractérisent la jeunesse d'une capitale. Il avait alors environ vingt ans, était de petite taille, mais fortement constitué, et il s'était fait remarquer par ses hauts faits les jours de congé, à la balle au pied et à d'autres exercices gymnastiques. À peine avait-il son égal dans le maniement du sabre, quoiqu'il ne s'y fût encore exercé qu'avec un simple bâton. Il connaissait tous les passages, toutes les allées borgnes et toutes les cours des environs, mieux qu'il ne savait son catéchisme. Il ne déployait pas moins d'activité dans les affaires de son maître que dans les aventures que lui attirait son caractère malin et pétulant ; et il arrangeait si bien les choses, que le crédit qu'il acquérait par le premier moyen le tirait d'affaire, ou du moins lui servait d'excuse, lorsque quelque incartade le mettait dans l'embarras. Il est juste d'ajouter qu'il ne s'était encore compromis dans aucune affaire déshonorante. Il était certains de ses écarts pour lesquels son maître, David Ramsay, le rappelait à l'ordre ; mais il en était d'autres sur lesquels il fermait les yeux, supposant qu'il en était de même que de l'échappement d'une montre, qui dispose de l'excédant de cette force mécanique dont l'impulsion met le tout en mouvement.

La physionomie de Jin Vin, abréviation familière sous laquelle il était connu dans le voisinage, répondait à l'esquisse que nous venons de tracer de son caractère. Sa tête, sur laquelle sa toque d'apprenti était ordinairement posée de côté, d'un air de négligence, était couverte de cheveux épais, noirs comme du jais, et bouclés naturellement, qui auraient atteint une grande longueur si l'usage modeste du poste qu'il occupait, et auquel son maître exigeait strictement qu'il se conformât, ne l'eût forcé à les tenir courts. Ce n'était pas sans regret, et il regardait d'un œil d'envie les cheveux flottans et frisés que les courtisans et les étudiants aristocratiques du Temple, ses voisins, commençaient à porter, en signe de noblesse et de supériorité. Ses yeux profonds étaient noirs, vifs, pleins de feu, de malice et d'intelligence, et avaient une expression de sarcasme, même quand il ne faisait que tenir le langage du métier, comme s'il eût cherché à tourner en ridicule ceux qui étaient disposés à écouter sérieusement ses lieux communs. Il avait pourtant assez d'adresse pour y ajouter de son cru quelques touches qui donnaient une sorte de drôlerie même à la routine ordinaire de la boutique, et sa vivacité, son empressement, son désir évident d'obliger, son intelligence et sa civilité, quand il croyait la civilité nécessaire, avait fait de lui le favori de toutes les pratiques de son maître. Ses traits étaient loin d'être réguliers, car il avait le nez épaté, la bouche un peu trop fendue, et le teint plus brun qu'on ne l'estimait alors convenable à la beauté, même dans un homme ; mais aussi, quoiqu'il eût toujours respiré l'air d'une cité populeuse, son teint brillait des couleurs de la santé ; son nez retroussé donnait un air d'esprit et de raillerie à tout ce qu'il disait, et ses lèvres vermeilles et bien formées laissaient voir, quand il riait, un double rang de dents aussi blanches que des perles. Tel était l'apprenti en chef de David Ramsay, fabricant de montres et d'horloges de Sa Majesté très-sacrée Jacques I<sup>er</sup>.

Le compagnon de Jenkin n'occupait que le second rang, quoiqu'il pût avoir le premier du côté des années. Du reste, il

était d'un caractère plus rassis et plus tranquille. Frank Tunstall descendait d'une de ces fières et anciennes familles qui réclamaient le titre d'*irréprochable*, parce qu'au milieu de toutes les chances des longues et sanglantes guerres des deux Roses, elles étaient, avec une *loyauté* toujours pure, restées fidèles dès l'origine à la maison de Lancastre. Le plus mince rejeton d'un tel arbre attachait de l'importance à la souche dont il sortait, et l'on supposait que Tunstall nourrissait en secret quelques germes de cet orgueil de famille qui avait arraché des larmes à sa mère, veuve et presque indigente, quand elle se vit forcée de le lancer dans une carrière bien inférieure, d'après ses préjugés, à celle qu'avaient suivie ses ancêtres.

Cependant, malgré ce préjugé aristocratique, David Ramsay trouvait le jeune homme bien né plus docile, plus régulier, plus attentif à ses devoirs, que son camarade plus actif et plus alerte. Il n'était pas moins satisfait de l'attention particulière que Tunstall semblait disposé à donner aux principes abstraits des sciences relatives au métier qu'il était obligé d'apprendre, et dont les bornes s'étendaient chaque jour en proportion de l'accroissement de la science des mathématiques. Vincent était incomparablement au-dessus de son compagnon derrière le comptoir, dans tout ce qui concernait la pratique et la dextérité nécessaire pour travailler dans les branches purement mécaniques de son art ; et il le surpassait encore davantage dans tout ce qui avait rapport aux affaires commerciales de la boutique. Cependant leur maître avait coutume de dire que si Vincent était le plus habile pour l'exécution, Tunstall connaissait mieux les principes d'après lesquels on devait exécuter, et il reprochait quelquefois à celui-ci de connaître trop bien en quoi consistait l'excellence de la théorie pour se contenter jamais de la médiocrité en pratique.

Tunstall était aussi timide que studieux, et quoiqu'il fût parfaitement poli et obligeant, il semblait toujours ne pas se sentir à sa place quand il remplissait ses fonctions dans la

boutique. Grand et bien fait, il avait les cheveux blonds, les traits réguliers, les yeux bleus et bien-fendus, le nez à la grecque, et une physionomie qui annonçait la bonne humeur et l'intelligence. Mais il y joignait une gravité qui ne paraissait pas convenir à son âge, et qui allait presque jusqu'à la tristesse. Il vivait au mieux avec son compagnon, et était toujours prêt à lui prêter main forte quand il le voyait engagé dans quelque'une de ces escarmouches qui, comme nous l'avons déjà fait observer, troublaient à cette époque la paix de la cité de Londres. Mais quoiqu'il fût reconnu comme jouant mieux que personne du bâton à deux bouts, arme ordinaire des comtés du nord, et quoiqu'il eût reçu de la nature autant de vigueur que d'agilité, son intervention en de semblables querelles semblait toujours un objet de nécessité ; et comme il ne prenait jamais volontairement part aux disputes ni aux jeux des jeunes gens du voisinage, il occupait dans leur esprit une place moins distinguée que son brave et infatigable ami Jin Vin. Bien plus, sans l'intérêt que Vincent prenait à son camarade, et sans son intercession, il aurait couru quelques risques d'être entièrement exclu de la société des jeunes gens qui suivaient le même état, et qui l'appelaient par dérision le Cavaliero Cuddy et le noble Tunstall.

D'une autre part, ce jeune homme lui-même, privé de l'air vif dans lequel il avait été élevé, et ne pouvant prendre l'exercice auquel il avait été habitué autrefois lorsqu'il habitait la maison qui l'avait vu naître, perdait peu à peu la fraîcheur de son teint, et, sans montrer aucun symptôme direct de maladie, devenait chaque jour plus maigre et plus pâle. On pouvait remarquer en lui les apparences d'une santé languissante ; mais il ne faisait entendre aucune plainte, il n'avait aucune des habitudes des valétudinaires, si ce n'est une disposition à éviter la société, et à donner à l'étude le temps dont il pouvait disposer, plutôt que de partager les amusemens de ses compagnons. On ne le voyait même nullement enclin à fréquenter les théâtres, qui étaient alors le rendez-vous général des gens de sa condition, et où ils

se battaient avec des pommes à demi mordues et des noix cassées, en faisant retentir la seconde galerie de leurs clameurs.

Tels étaient les deux jeunes gens qui reconnaissaient pour maître David Ramsay, et contre lesquels celui-ci s'impatientait du matin au soir, quand leur caractère se trouvait en opposition avec le sien ou arrêtait le cours tranquille et les profits de son commerce.

En somme, cependant, ils aimaient leur maître, qui lui-même doué d'un bon cœur, quoique distrait et fantasque, ne leur était guère moins attaché. Lorsqu'il avait fait une petite débauche, et qu'il se trouvait un peu échauffé par le vin, il avait coutume de se vanter, dans son dialecte du nord, – d'avoir deux braves garçons, des gaillards sur qui les dames de la cour ne manquaient jamais de jeter un coup d'œil quand elles venaient en carrosse à sa boutique, ou qu'elles faisaient une partie de plaisir dans la Cité. – Mais en même temps il avait toujours soin de redresser son grand squelette sec et maigre, d'étendre ses deux mâchoires de manière à faire une grimace effrayante, et d'indiquer par un signe de son visage long d'une demi-aune, et par le clignement d'un petit œil gris, qu'il pouvait exister dans Fleet-Street d'autres figures aussi bonnes à voir que celles de Frank et de Jenkin.

Sa vieille voisine, la veuve Simmons la couturière, qui, dans son temps, avait fourni à la plus fine fleur des tapageurs du Temple des manchettes, des jabots et des tours de col, faisait une distinction plus profonde de l'espèce d'attention que les femmes de qualité qui visitaient si régulièrement la boutique de David Ramsay, accordaient à ceux qui l'habitaient. – Le jeune Frank, disait-elle attirait les regards des jeunes dames, parce qu'il avait dans la physionomie quelque chose de noble et de modeste ; mais il ne savait pas se faire valoir, car le pauvre jeune homme n'avait pas une parole à jeter à un chien. Or Jin Vin avait en réserve tant de saillies et de reparties, il était si



rempli de bonne volonté, si preste, si serviable, et joignait des manières si engageantes à une démarche aussi leste que celle d'un daim dans la forêt d'Epping ; enfin ses yeux noirs comme ceux d'une Égyptienne, lançaient un tel éclat, qu'aucune femme connaissant le monde ne pouvait hésiter entre eux. Quant au pauvre voisin Ramsay, c'était un brave homme, un homme savant sans doute, et qui pourrait être riche si sa science était doublée d'un peu de sens commun : sans contredit, le voisin Ramsay n'était pas un méchant homme, tout Écossais qu'il était ; mais il était si constamment noirci de fumée, couvert de limaille de cuivre, et barbouillé d'huile, qu'il faudrait sa boutique pleine de montres pour décider une femme sensée à le toucher autrement qu'avec des pincettes.

Une autorité encore plus haute, dame Ursule, femme du barbier Benjamin Suddlechops, était exactement du même avis.

Tels étaient, sous le rapport de leurs qualités naturelles et de l'opinion publique, les deux jeunes gens qui, dans un beau jour d'avril, remplaçaient leur maître dans les soins de la vente, après s'être acquittés de leur devoir en servant à table M. Ramsay et sa fille pendant leur dîner, à une heure, et s'être régalez des restes avec deux servantes dont l'une était cuisinière et faisait tout l'ouvrage de la maison, et dont l'autre avait le titre de femme de chambre de mistress Marguerite. C'était là en effet, jeunes apprentis de Londres, c'était là cette discipline à laquelle vos prédécesseurs étaient soumis. Ceux de notre horloger, suivant la coutume établie, se mirent donc à faire aux passans l'éloge des marchandises de David Ramsay, et à les engager à y accorder leur attention.

On peut bien supposer que, dans ce genre de service, Jenkin Vincent laissait fort en arrière son compagnon, plus timide et plus réservé. Celui-ci n'articulait qu'avec difficulté, et comme un acte de devoir dont il était presque honteux de s'acquitter, la formule ordinaire : – Que désirez-vous ? que

désirez-vous ? des pendules, des montres, des lunettes ? Que désirez-vous ? des montres, des lunettes, des pendules ? Que désirez-vous, monsieur ? que désirez-vous madame ? des lunettes, des pendules, des montres ?

Mais cette répétition sèche et ennuyante, quelque variée qu'elle pût être par la désinence et l'arrangement des mots, semblait encore plus plate quand on la comparait aux recommandations pompeuses que faisaient entendre les talens oratoires du hardi Vincent, qui avait toujours une réplique prête. – Que désirez-vous, noble seigneur ? que désirez-vous, belle dame ? disait-il d'un ton hardi et insinuant en même temps, et qu'il savait nuancer avec assez d'adresse pour plaire à ceux à qui il adressait ces paroles, et pour faire sourire les autres personnes qui les entendaient.

– Que Dieu vous bénisse, dit-il à un ecclésiastique bénéficiaire ; le grec et l'hébreu ont affaibli la vue de Votre Révérence ; achetez une paire de lunettes de David Ramsay. Le roi, que Dieu bénisse Sa Majesté très-sacrée ! le roi n'en prend jamais d'autres pour lire de l'hébreu et du grec.

– En êtes-vous bien sûr ? dit un gros ministre de la vallée d'Evesham. Si le chef de l'Église en porte ! que Dieu bénisse Sa très-sacrée Majesté, j'essaierai si elles peuvent m'aider ; car je n'ai pas été en état de distinguer une lettre d'hébreu d'une autre, depuis... je ne saurais dire depuis quand ; j'avais alors une mauvaise fièvre. Choisissez-m'en une paire semblable à celles que porte Sa très-sacrée Majesté, mon bon jeune homme.

– Sous le bon plaisir de Votre Révérence, répondit Jenkin en lui montrant une paire de lunettes qu'il toucha avec un air de déférence et de respect, en voici une paire que Sa Majesté a mise sur son nez sacré, il y a aujourd'hui trois semaines, et il l'aurait gardée pour s'en servir si la monture n'en eût été du jais le plus pur, comme le voit Votre Révérence, ce qui la rend, comme le

dit Sa Majesté très-sacrée, plus convenable à un évêque qu'à un prince séculier.

– Sa Majesté très-sacrée, dit le digne ministre, a toujours été un vrai Daniel pour le jugement. Donnez-moi ces lunettes, mon bon jeune homme. Eh ! qui peut dire sur quel nez elles se trouveront dans deux ans d'ici ? – Notre révérend frère de Glocester avance en âge.

Il tira sa bourse, paya les lunettes, et se retira avec un air beaucoup plus imposant que celui avec lequel il était arrivé.

– C'est une honte ! dit Tunstall à son compagnon ; ces verres ne pourront jamais convenir à un homme de son âge.

– Vous êtes un fou, Frank ; si le bon docteur avait voulu des lunettes pour lire, il les aurait essayées avant de les acheter. Il n'en a pas besoin pour voir les objets, mais pour se faire regarder lui-même ; et elles lui serviront à cet égard aussi bien que les meilleurs verres de la boutique. – Que désirez-vous ? cria-t-il encore en recommençant ses sollicitations ; des miroirs de toilette, ma jolie dame ? votre coiffure est un peu de travers, et c'est bien dommage, car elle est de si bon goût ! La dame s'arrêta, et acheta un miroir. – Que désirez-vous ? une montre, M. l'avocat, une montre aussi sûre et aussi bien réglée que votre éloquence ?

– Taisez-vous, monsieur, répondit le chevalier de la robe noire, que les cris de Vincent troublaient dans une consultation qu'il tenait avec un fameux procureur ; taisez-vous ; vous êtes le drôle dont la langue est le mieux pendue depuis la taverne du Diable jusqu'à Guidhall.

– Une montre, continua Jenkin sans se rebuter, qui ne se dérangera pas de treize minutes pendant un procès de treize ans. – Il est trop loin pour m'entendre. – Une montre à quatre

roues et à échappement. – M. le poète, une montre qui vous dira combien de temps durera la patience de votre auditoire la première fois que vous donnerez une pièce au théâtre de Black-Bull<sup>16</sup>. Le barde se mit à rire, et, fouillant dans sa poche, y trouva dans un coin une petite pièce de monnaie qu'il lui donna.

– Voici un teston pour entretenir ton esprit, mon brave garçon, lui dit-il.

– Grand merci, répondit Vincent ; j'aurai soin d'amener à votre première pièce une troupe de bons enfans dont les cris rendront civils les critiques du parterre et les élégans de la scène<sup>17</sup>, ou malheur au rideau !

– Voilà ce que j'appelle une bassesse, dit Tunstall : accepter l'argent d'un pauvre rimeur à qui il en reste si peu !

– Je vous dis encore une fois que vous êtes un oison, répondit Vincent. S'il ne lui reste pas de quoi acheter du fromage et des raves, il en dînera un jour plus tôt avec un protecteur ou un comédien, et c'est ce qui lui arrive cinq jours sur sept. Il n'est pas naturel qu'un poète paie son pot de bière ; j'emploierai ce teston à boire à sa santé, pour lui épargner cette honte, et à la troisième représentation, quand on jouera à son bénéfice, il en recevra bien d'autres, je vous le promets. – Mais voici une autre pratique qui arrive. Voyez donc cet original ! il ouvre la bouche devant chaque boutique, comme s'il voulait en avaler les marchandises. Oh ! Saint-Dunstan a attiré ses yeux. Fasse le ciel qu'il n'avale pas les statues ! Voyez comme il a l'air étonné pendant qu'Adam et Ève jouent leur carillon ! Allons, Frank, toi qui es un savant, explique-moi qui est ce drôle avec sa toque bleue surmontée d'une plume de coq pour montrer qu'il est de bonne condition ; regarde-le avec ses yeux gris, ses

---

<sup>16</sup> Du *Taureau noir*. – Éd.

<sup>17</sup> Les élégans du temps se plaçaient sur la scène même. On sait que, jusqu'à M. de Lauragais, il en a été de même sur nos théâtres. – Éd.

cheveux roux, son épée dont la poignée de fer pèse cent livres, son habit râpé de drap gris, sa démarche française et le regard espagnol. Il porte à sa ceinture un livre d'un côté et un couteau de chasse de l'autre, sans doute pour faire voir qu'il est moitié pédant, moitié tapageur. Comment appelez-vous cette pièce curieuse, Frank ?

– Un franc Écossais nouvellement débarqué, je suppose, pour aider le reste de ses compatriotes à ronger jusqu'aux os la vieille Angleterre ; une chenille qui vient dévorer ce que les sauterelles ont épargné.

– C'est cela même, Frank ; et, comme le dit fort bien le poète :

*Puisqu'en Écosse il a reçu naissance,  
Tout gueux qu'il est il lui faut sa pitance.*

– Chut, Vincent ! songez à notre maître.

– Bon ! il sait de quel côté son pain est beurré ; et je réponds qu'il a vécu trop long-temps parmi les Anglais et aux dépens des Anglais, pour nous faire un crime d'avoir l'esprit anglais. – Mais voyez ! notre Écossais a fini de regarder Saint-Dunstan, et le voici qui vient de ce côté. De par le ciel ! c'est un gaillard bien vigoureux et bien fait, en dépit de ses taches de rousseur et de son teint brûlé par le soleil. – Le voilà près de nous ; il faut que je lui dise deux mots.

– Et si vous vous en avisez, vous attraperez quelque bonne taloche. Il n'a pas l'air d'un porteur de sacs à charbon<sup>18</sup>.

– Je m'en moque, répondit Vincent ; et s'adressant sur-le-champ à l'étranger : – Achetez une montre, très-noble Thane du

---

<sup>18</sup> Proverbe anglais, pour dire qu'un homme sait rendre les coups qu'on lui donne. – Éd.

nord, lui dit-il, pour compter les heures d'abondance depuis l'heureux instant où vous avez laissé Berwick derrière vous ! achetez des lunettes pour voir l'or d'Angleterre que vous n'avez qu'à vous baisser pour prendre. Achetez tout ce qu'il vous plaira, et l'on vous fera crédit pendant trois jours, car vous êtes un Écossais à Londres, et, quand vos poches seraient aussi vides que celles du père Fergus, elles seront remplies au bout de ce temps.

L'étranger regardait le mauvais plaisant en fronçant le sourcil, et semblait saisir son bâton d'une manière un peu menaçante.

– Achetez une médecine, dit l'intrépide Vincent, si vous ne voulez acheter ni temps ni lumière ; une médecine pour un estomac fier ! Monsieur, il y a une boutique d'apothicaire de l'autre côté de la rue.

Ici le disciple apprenti de Galien qui était à la porte de son maître, la tête couverte de son bonnet plat, les bras entourés de ses bouts de manche de toile, et tenant en main un grand pilon de bois, ramassa la balle que lui jetait Jenkin, et s'écria : – Que désirez-vous, monsieur ? achetez un onguent calédonien de première qualité : – *Flos sulphur, cum butyro quant. suff...*<sup>19</sup>.

– Dont il faut se servir, ajouta Vincent, après s'être fait doucement frotter avec une serviette de chêne d'Angleterre.

Le brave Écossais avait donné beau jeu à cette décharge d'esprit de la Cité, en ralentissant son pas majestueux, et en regardant de travers, tour à tour, chacun de ses deux assaillans, comme s'il eût voulu les menacer d'une repartie ou d'une vengeance plus sérieuse ; mais son flegme ou sa prudence l'emporta sur son indignation, et secouant la tête en homme qui

---

<sup>19</sup> Formule abrégée : *fleur de soufre et beurre, quantité suffisante.*  
– Éd.

méprisait les railleries dont il venait d'être l'objet, il continua d'avancer dans Fleet-Street, poursuivi par les bruyans éclats de rire de ses persécuteurs.

– L'Écossais ne se bat que lorsqu'il voit son sang, dit Tunstall, que sa naissance dans le nord de l'Angleterre avait rendu familier avec tous les proverbes dirigés contre ceux qui vivaient encore plus au nord.

– Je n'en sais ma foi rien, dit Jenkin ; le drôle a l'air de méditer un coup, et il fera payer les pots cassés à quelqu'un avant d'aller bien loin. – Écoutez ! écoutez ! voilà le signal !

Effectivement le cri bien connu : – Apprentis ! apprentis ! aux bâtons ! aux bâtons ! retentissait déjà dans Fleet-Street, et Jenkin, saisissant son arme, qui était toujours à portée sur le comptoir, et criant à Tunstall d'en faire autant et de le suivre, sauta par-dessus la demi-porte au loquet qui fermait l'échoppe, et se mit à courir vers le lieu de la scène, en répétant le même cri, et en poussant et coudoyant tout ce qui se trouvait sur son passage. Son camarade, après avoir appelé son maître pour qu'il veillât sur sa boutique, suivit Jenkin en courant aussi vite qu'il le pouvait, mais avec un peu plus d'égards pour les passans. Le vieux David Ramsay, les mains et les yeux levés vers le ciel, ayant devant lui un tablier vert, et jetant dans son sein un verre qu'il polissait, arriva à la hâte dans sa boutique pour veiller à la sûreté de ses marchandises ; car il savait depuis long-temps par expérience que dès que le cri *aux bâtons !* se faisait entendre, il avait peu d'aide à espérer de ses apprentis.

## CHAPITRE II.

« C'est un gaillard ayant des écus à foison,  
« Et qui les fait danser de la bonne façon ;  
« Mais pour les augmenter il a de l'industrie.  
« Le ciel m'en est témoin ; sa pire fantaisie  
« Est une charité sans rime et sans raison  
« Qui va de toutes parts battant chaque buisson  
« Pour chercher des objets dont s'éloigne le sage. »

*Le vieux Couple.*

Le vieux marchand allait et venait, avec humeur à la porte de sa boutique, mécontent d'y avoir été appelé si promptement et d'être ainsi forcé d'interrompre ses études plus abstraites. Ne pouvant chasser de son esprit la suite des calculs dont il était occupé, il faisait un mélange bizarre des fragmens de son opération arithmétique avec la harangue d'usage qu'il adressait aux passans, et quelques réflexions grondeuses sur ses fainéans apprentis. – Que désirez-vous, monsieur ? madame, que désirez-vous ? des pendules pour le salon et l'antichambre, des montres pour le jour, des montres pour la nuit ? *La roue d'arrêt étant 48, le pouvoir du grand ressort 8, les chevilles de la roue de sonnerie sont 48.* Que désirez-vous, monsieur ? *le quotient, le multiplicande.* Faut-il que les coquins soient partis précisément à l'instant où... *L'accélération étant en raison de 5 minutes 55 secondes 53 tierces 59 quarts....* Ils me le paieront tous deux quand ils reviendront ! oui, ils me le paieront, de par l'immortel Napier !

Ici le philosophe contrarié fut interrompu par l'arrivée d'un grave et recommandable habitant de la Cité, qui, le saluant



familièrement sous le nom de – David, ma vieille connaissance, – et lui serrant cordialement la main, lui demanda ce qui lui donnait de l'humeur.

Le costume de l'étranger, sans indiquer l'ostentation, était plus brillant que ne l'était d'ordinaire celui des commerçans de son rang. Ses larges chausses de velours noir étaient doublées en soie pourpre, doublure qui paraissait par plusieurs échancrures. Son pourpoint était de drap pourpre, et son habit court de velours noir assorti aux chausses. Le tout était orné d'un grand nombre de petits boutons d'argent richement travaillés en filigrane. Il portait au cou une chaîne d'or à trois rangs, et à sa ceinture, au lieu d'épée ou de couteau de chasse, pendaient un couteau de table ordinaire et un petit étui d'argent qui semblait contenir tout ce qu'il fallait pour écrire. On aurait pu le prendre pour un secrétaire ou un commis employé au service du public, si sa toque plate et sans ornement, et ses souliers bien noircis et reluisans, n'eussent indiqué qu'il appartenait à la Cité. C'était un homme bien fait, de moyenne taille, et qui paraissait jouir d'une bonne santé, quoiqu'il fût déjà avancé en âge. Ses regards annonçaient la sagacité et la bonne humeur, et l'air respectable que lui donnait son costume était relevé par des yeux brillans, des joues rubicondes et des cheveux gris. Les premiers mots qu'il prononça furent en dialecte écossais, mais de manière qu'on pouvait à peine distinguer si c'était une plaisanterie joviale qu'il se permettait aux dépens de l'accent de son ami, ou si c'était celui qui lui était naturel, car son ton ordinaire ne sentait guère la province.

En réponse aux questions de son respectable ami, Ramsay poussa un profond soupir et répéta ses propres paroles. – Ce qui me donne de l'humeur, maître Georges ? Quoi ! tout m'en donne ; je vous proteste qu'autant vaudrait vivre dans le pays de féerie que dans le quartier de Faringdon-Without. Mes apprentis sont changés en lutins ; ils paraissent et disparaissent comme des fantômes, et ne sont pas mieux réglés qu'une

montre sans échappement. S'il y a une balle à lancer, un bœuf à poursuivre, une tête à casser, un plongeon à donner à quelque femme criarde, Jenkin est toujours sûr de s'y trouver à un bout ou à l'autre, et Frank Tunstall ne manque jamais de le suivre par compagnie. Je crois que les boxeurs, les meneurs d'ours et tous les charlatans se sont ligüés contre moi, mon cher ami, car ils passent devant ma boutique dix fois plus souvent que devant aucune autre de la Cité. Voilà encore qu'il vient d'arriver un coquin d'Italien qu'on nomme Polichinelle ; et tout cela joint ensemble...

– Fort bien, dit maître Georges en l'interrompant ; mais quel rapport tout cela a-t-il avec votre humeur actuelle ?

– Ne vient-on pas de crier au voleur ou à l'assassin ? (Je désire que ce soit le moindre des deux maux, au milieu de ces pourceaux d'Anglais gorgés de pouding). J'ai été interrompu dans les plus profonds calculs auxquels un homme se soit jamais livré, maître Georges.

– Hé bien, ami, il faut prendre patience. Vous êtes un homme qui trafiquez du temps ; vous en avancez ou vous en retardez le cours à volonté. Personne n'a moins de raison que vous de se plaindre d'en perdre un peu par-ci par-là. Mais voici vos jeunes gens ; il faut que l'affaire ait été sérieuse, car ils rapportent un homme mort.

– Plus le mal est grand, meilleur est le jeu, dit le vieil horloger d'un ton bourru. Je suis pourtant charmé qu'il ne soit arrivé aucun accident ni à l'un ni à l'autre de ces vauriens. – Et pourquoi apportez-vous ici un cadavre, mauvais garnemens ? demanda-t-il à ses apprentis qui portaient le corps, à la tête d'un nombre considérable de leurs compagnons, dont plusieurs étaient chargés d'honorables blessures qu'ils venaient de recevoir.

– Il n'est pas encore mort, monsieur, répondit Tunstall.

– Portez-le donc chez l'apothicaire, répliqua son maître. Croyez-vous que je puisse rendre le mouvement à un homme, comme s'il s'agissait d'une montre ou d'une pendule ?

– Pour l'amour de Dieu, mon vieil ami, dit maître Georges, déposons-le dans l'endroit le plus voisin ; il paraît n'être qu'évanoui.

– Évanoui ! et qu'avait-il besoin de s'évanouir dans la rue ? Mais au surplus, pour obliger mon ami maître Georges, je recevrais chez moi tous les morts de la paroisse de Saint-Dunstan. Appelez Sam Porter, pour qu'il veille à la boutique.

En parlant ainsi, il fit transporter dans son arrière-boutique l'homme évanoui ; c'était ce même Écossais qui, peu de temps auparavant, avait été l'objet des sarcasmes des deux apprentis, et qu'on plaça sur un fauteuil, jusqu'à ce que l'apothicaire de l'autre côté de la rue pût venir lui donner des secours. Celui-ci, comme cela arrive quelquefois aux membres des professions savantes, avait plus de mots scientifiques que de science, et il se mit à parler de *sinciput* et d'*occiput*, de *cerebrum* et de *cerebellum*, jusqu'à épuiser toute la patience de David Ramsay, qui n'en avait pas beaucoup.

– Bel homme ! bel homme ! répéta-t-il avec indignation ; et qu'importe que ce soit un bel homme ! c'est un emplâtre qu'il-lui faut à la tête.

Maître Georges, avec un zèle mieux dirigé, demanda à l'apothicaire si une saignée ne serait pas utile. Le docteur hésita, balbutia, et, ne trouvant, dans l'urgence du moment, rien de mieux à ordonner, il dit que, dans tous les cas, cette opération soulagerait le cerveau, le *cerebrum*, si par hasard il y avait tendance à un dépôt de sang extravasé, qui pourrait occasioner

une compression sur cet organe délicat. Heureusement il était en état de saigner, et il fut puissamment aidé par Jenkin Vincent, qui était passé maître en fait de têtes cassées. On employa l'eau froide et le vinaigre, suivant la méthode scientifique suivie de nos jours par ceux qui servent de seconds à nos boxeurs ; et enfin le blessé commença à se soulever sur son fauteuil, serra son habit autour de lui, et montra tous les symptômes d'un homme qui cherche à recouvrer ses sens et sa mémoire.

– Il faudrait le porter sur le lit dans le petit cabinet, dit maître Georges, qui semblait connaître parfaitement toutes les distributions de la maison.

– Il peut prendre ma place sur le lit de camp, s'écria Jenkin, car le lit du petit cabinet servait aux deux apprentis ; je puis bien dormir sous le comptoir.

– Et moi aussi, dit Tunstall, et le pauvre diable aura le lit tout entier.

– Le sommeil, dit l'apothicaire, est, suivant l'opinion de Galien, un restaurant et un fébrifuge, qu'on le trouve naturellement ou sur un lit de camp.

– Quand on ne peut en avoir un meilleur, dit maître Georges ; mais voilà deux braves garçons qui abandonnent leur lit de bonne grâce ! Allons, il faut le débarrasser de ses habits, et le mettre au lit. J'enverrai chercher le docteur Irving, chirurgien du roi ; il ne demeure pas loin d'ici, et ce sera ma part du devoir du Samaritain, voisin Ramsay.

– Fort bien, monsieur, dit l'apothicaire ; vous êtes le maître de faire venir d'autres conseils, et je ne refuse pas d'entrer en consultation avec le docteur Irving, ou avec tout autre médecin instruit, ni de continuer à fournir de ma pharmacopée tels

médicamens qui pourront être nécessaires. Cependant, quoi qu'en puisse dire le docteur Irving, qui, je crois, a pris ses degrés à Édimbourg, et tous les autres docteurs, soit écossais, soit anglais, je soutiens que le sommeil pris à propos est un fébrifuge, un sédatif, un restaurant.

Il prononça quelques autres mots savans, et termina son discours en informant l'ami de Ramsay, en anglais beaucoup plus intelligible que son latin, qu'il le considérerait comme responsable des médicamens fournis et à fournir, et des soins donnés et à donner au malade inconnu.

Maître Georges ne lui répondit qu'en le priant d'envoyer la note de ce qui lui était déjà dû, et de ne pas se déranger davantage, à moins qu'on ne le fît appeler. Le pharmacopole, qui, d'après certaines découvertes qu'il avait faites en voyant l'habit du malade s'entr'ouvrir, n'avait pas conçu une grande opinion des moyens qu'il avait de le payer, n'eut pas plus tôt vu un riche citadin s'intéresser à lui, qu'il éprouva quelque répugnance à renoncer à la possession du traitement ; et, pour renvoyer chez lui cet Esculape de Temple-Bar, il fallut plus d'une insinuation de la part de maître Georges, qui, malgré toute sa bonne humeur, savait parler avec fermeté quand l'occasion l'exigeait.

Lorsqu'ils furent débarrassés de M. Raredrench, Jenkin et Frank firent de charitables efforts pour débarrasser le malade de son grand habit gris ; mais l'Écossais s'y opposa fortement. – Plutôt ma vie ! plutôt ma vie ! murmurait-il indistinctement. Au milieu de cette lutte dont son vêtement de dessus était l'objet, l'habit, qui demandait à être traité avec délicatesse, céda aux efforts des deux apprentis, mais non sans se déchirer, ce qui fit presque retomber en syncope celui à qui il appartenait. Il resta donc dans le fauteuil, n'ayant plus que ses vêtemens de dessous, dont l'état déplorable excitait en même temps la compassion et l'envie de rire. C'était bien certainement pour cette raison qu'il

avait eu tant de répugnance à se dépouiller d'un manteau qui, de même que la charité, servait à couvrir tant d'imperfections.

Il jeta lui-même les yeux sur la misérable partie de ses vêtemens qui venait d'être mise au grand jour, et il parut si honteux de cette découverte, que tout en disant entre ses dents qu'il arriverait trop tard à un rendez-vous, il fit un effort pour se lever et sortir de la boutique. Mais Jenkin et son camarade, à un signe de maître Georges, s'opposèrent à ce dessein, et réussirent aisément à l'obliger à se rasseoir.

L'étranger regarda un moment autour de lui, et dit avec l'accent écossais le plus fortement prononcé : – Messieurs, comment appelez-vous cette manière de traiter un étranger qui vient séjourner dans votre ville ? Vous m'avez cassé la tête, vous avez déchiré mon habit, et voilà que vous voulez me retenir prisonnier ! Ils étaient plus sages que moi, ajouta-t-il après une pause d'un instant, ceux qui me conseillaient de mettre mes plus mauvais habits pour aller dans les rues de Londres ; et si j'avais eu quelques vêtemens pires...

– Ce qui aurait été difficile, dit tout bas Jin Vin à son compagnon.

– Ils auraient encore été trop bons, continua l'inconnu, pour être maniés par des gens qui connaissent si peu les lois de la civilité honnête.

– Pour dire la vérité, reprit Jenkin, incapable de se réduire au silence plus long-temps, quoique l'usage de ce temps prescrivît aux jeunes gens, en présence de leurs pères, de leurs maîtres et des vieillards, une retenue respectueuse et une humilité dont la génération actuelle n'a pas d'idée ; – pour dire la vérité, les habits de ce brave monsieur ont l'air de ne pas aimer beaucoup à se laisser manier.

– Taisez-vous, jeune homme, dit maître Georges d’un ton d’autorité ; ne vous moquez jamais de l’étranger ni du pauvre. Le bœuf noir ne vous a pas encore marché sur le pied<sup>20</sup>. Vous ne savez encore ni dans quel pays vous pouvez faire voyage, ni quels habits vous pourrez porter avant de mourir.

Vincent baissa la tête et ne répliqua rien ; mais l’inconnu ne fut pas content de ce qu’on venait de dire en sa faveur.

– Que je sois étranger, monsieur, dit-il, c’est ce qui est certain, quoiqu’il me semble qu’en cette qualité on m’ait traité un peu familièrement dans votre ville. Mais si je suis pauvre, il me semble que personne n’a le droit de me le reprocher, jusqu’à ce que je demande de l’argent à quelqu’un.

– C’est le cher pays, trait pour trait, dit tout bas maître Georges à David Ramsay ; orgueil et pauvreté.

Mais David avait pris ses tablettes et sa plume d’argent ; et profondément enfoncé dans des calculs qui embrassaient toute la science des nombres depuis l’unité jusqu’aux millions, aux billions et aux trillions, il ne répondit pas à l’observation de son ami, parce qu’il ne l’avait pas entendue. Maître Georges, le voyant plongé dans ses méditations savantes, adressa la parole à l’Écossais.

– Je m’imagine donc, Jockey, que si quelqu’un vous offrait un noble, vous le lui jetteriez à la tête ?

– Non, si je pouvais lui rendre honnêtement service pour le gagner. Je suis disposé à me rendre utile autant que je le pourrai, quoique je sorte d’une maison honorable, et que je puisse me dire, en une certaine manière, assez à mon aise...

---

<sup>20</sup> Proverbe fondé sur une superstition, pour dire qu’on n’a pas encore connu le malheur. – Éd.

– Oui-dà ! Et quelle maison réclame l'honneur de votre origine ?

– La cotte d'armes en est usée, comme dit la comédie, souffla tout bas Jenkin à son compagnon.

– Allons, Jockey, allons ; parlez donc, continua maître Georges qui remarquait que l'Écossais, suivant l'usage de ses compatriotes, toutes les fois qu'on lui faisait une question directe et précise, prenait quelques instans pour y répondre.

– Je ne me nomme pas plus Jockey que vous ne vous nommez John, monsieur, dit l'étranger comme s'il eût trouvé mauvais qu'on lui donnât un nom par lequel on désignait alors généralement un Écossais, comme on le fait aujourd'hui par celui de Sawney. Mon nom, si vous voulez le savoir, est Richie Moniplies, et je sors de l'ancienne maison de Castle Collop, bien connue au West-Port d'Édimbourg.

– Et qu'appellez-vous le West-Port ?

– S'il plaît à Votre Honneur, dit Richie, qui, ayant assez retrouvé ses sens pour remarquer l'extérieur respectable de maître Georges, commença à lui parler avec plus de civilité qu'il ne l'avait fait d'abord ; le West-Port est une porte de notre ville, comme les arcades de briques de Whitehall forment ici l'entrée du palais du roi ; seulement le West-Port est construit en pierres, et il est décoré de plus d'ornemens d'architecture.

– En vérité, l'ami, savez-vous bien que les portes de Whitehall ont été exécutées d'après les dessins du célèbre Holbein ? Je soupçonne que votre accident vous a dérangé le cerveau, mon bon homme. Vous me direz sans doute ensuite que vous avez à Édimbourg une rivière navigable aussi belle que la Tamise, avec tous les bâtimens qui la couvrent ?



– La Tamise ! s’écria Richie avec un air de mépris inexprimable ; que Dieu fasse grâce au jugement de Votre Honneur ! nous avons à Édimbourg les eaux du Leith et le North-Loch.

– Et le Pow-Burn, et le Quarry-Holes, et le Gusedub, dit maître Georges en parlant bon écossais avec un accent aussi naturel que fortement prononcé. Ce sont des vauriens comme vous qui détruisent ici par leurs mensonges la réputation de notre pays.

– Que Dieu me pardonne, monsieur, dit Richie, fort surpris de voir l’Anglais supposé changé en véritable Écossais ; je prenais Votre Honneur pour un Anglais ; mais je pense qu’il n’y a pas grand mal à chercher à soutenir l’honneur de son pays dans une contrée étrangère où chacun ne songe qu’à le décrier.

– Et croyez-vous faire honneur à votre pays en démontrant qu’un de ses enfans est un impudent menteur ? Mais allons, n’en prenez pas de chagrin. Vous avez trouvé un compatriote, et vous trouverez en lui un ami si vous le méritez, et surtout si vous me répondez avec vérité.

– Je ne vois pas quel avantage je trouverais à vous parler autrement.

– Eh bien donc, pour commencer, je soupçonne que vous êtes le fils du vieux Mungo Moniplies, boucher au West-Port.

– Votre Honneur est sorcier, à ce que je crois.

– Et comment osez-vous, monsieur, vous donner pour noble ?

– Je n’en sais trop rien, monsieur, répondit Richie en se grattant la tête. J’entends beaucoup parler dans ces environs

d'un comte de Warwick, je crois que c'est Guy qu'on le nomme, qui s'est rendu célèbre à force de tuer des vaches sauvages, des sangliers et d'autres animaux. Or je suis sûr que mon père a tué plus de vaches et de cochons, pour ne rien dire des bœufs, des veaux, des moutons, des brebis et des agneaux, que tous les hauts barons de l'Angleterre pris ensemble.

– Vous êtes un fin matois ; mais veillez sur votre langue, et prenez garde à vos réponses. Votre père était un honnête bourgeois, syndic de sa corporation ; je suis fâché de voir à son fils de tels vêtemens.

– Ils ne sont pas des meilleurs, monsieur, dit Richie Moniplies en y jetant un coup d'œil, ils ne sont pas des meilleurs ; mais c'est la livrée ordinaire des enfans des pauvres bourgeois de notre pays ; ils sont tels que la vieille Misère nous les donne. Il faut de la patience. Depuis que le roi a quitté l'Écosse, il n'y a plus rien à faire à Édimbourg. On fait du foin au carrefour de la Croix, et l'on pourrait couper l'herbe sur Grass-Market. Les bestiaux que mon père tuait trouveraient à paître à l'endroit où était son abattoir.

– Cela n'est que trop vrai, dit maître Georges ; et tandis que nous faisons ici notre fortune, nos anciens voisins meurent de faim chez eux ainsi que leurs familles. On devrait y songer plus souvent. – Mais pourquoi vous a-t-on rossé de cette manière ? Ne mentez pas, surtout.

– Pourquoi vous contera-je des mensonges, monsieur ? Je passais par cette rue, et chacun s'amusait à me jeter son lardon. Vous êtes trop nombreux pour moi, me dis-je en moi-même ; mais que je vous rencontre dans le parc de Barford, ou au Vennel, et je vous ferai chanter une autre antienne. Si bien donc qu'un mauvais diable de potier s'approcha de moi tout doucement, et me présenta un vieux tesson, en me disant que je pourrais y mettre mes parfums d'Écosse. Je le poussai, comme

c'était bien naturel, et le coquin, tombant sur ses pots, en brisa une vingtaine. Ce fut alors un cri général contre moi ; et si ces deux braves jeunes gens n'étaient venus à mon aide, j'aurais été assassiné sans remède. Et justement comme ils me prenaient par le bras pour me tirer de la bagarre, j'ai reçu d'un batelier gaucher le coup qui m'a étourdi.

Maître Georges regarda les apprentis comme pour leur demander s'il devait ajouter foi à cette narration.

– C'est la vérité, monsieur, dit Jenkin. Seulement je n'ai pas entendu parler du tesson. On disait qu'il avait brisé quelques pots, et que... je vous demande pardon, monsieur, qu'on ne pouvait réussir à rien dans le voisinage d'un Écossais.

– Peu importe ce qu'on disait. Vous êtes un honnête garçon d'avoir pris le parti du plus faible. Et vous, drôle, continua maître Georges en s'adressant à son compatriote, venez me voir demain matin, voici mon adresse.

– Je me rendrai chez Votre Honneur, répondit l'Écossais en s'inclinant jusqu'à terre, c'est-à-dire si mon honorable maître me le permet.

– Serait-ce d'un autre maître que de la Misère que vous portez la livrée, dites-vous ?

– Dans un certain sens, je puis dire que j'en ai deux, s'il plaît à Votre Honneur, car mon maître et moi nous sommes également les esclaves de la vieille Misère, et nous espérons lui montrer les talons en venant d'Écosse en Angleterre. Vous voyez donc, monsieur, que je suis en quelque sorte un *noir tenancier*, comme on dit au pays, n'étant que le serviteur d'un serviteur.

– Et comment se nomme votre maître ? demanda maître Georges. Si c'est un secret, ne me le dites pas, ajouta-t-il en voyant qu'il hésitait à répondre.

– C'est un secret qu'il n'est pas bien utile de garder. Seulement vous savez que, nous autres estomacs du nord, nous sommes trop fiers pour appeler des témoins de notre détresse. Ce n'est pas que mon maître éprouve autre chose qu'une gêne du moment, ajouta Richie en jetant un coup d'œil sur les deux apprentis, il a une somme considérable au trésor royal. C'est-à-dire, ajouta Richie en parlant à l'oreille de maître Georges, le roi lui doit un déluge d'argent ; mais le difficile, à ce qu'il paraît, c'est de s'en faire payer. Mon maître est le jeune lord Glenvarloch.

Maître Georges montra beaucoup de surprise en entendant prononcer ce nom.

– Vous feriez partie des gens de la suite du jeune lord Glenvarloch ! s'écria-t-il ; et sous de tels vêtements !

– Et je suis moi seul toute sa suite, quant à présent, c'est-à-dire. Et je serais bien heureux de le voir dans une situation plus florissante que la mienne, dussé-je moi-même ne pas sortir de celle où vous me voyez.

– J'ai vu son père, dit maître Georges, marcher suivi de quatre pages et de dix laquais vêtus en velours et galonnés. Nous vivons dans un monde où tout change, mais il en vient un meilleur ensuite. La noble et ancienne maison de Glenvarloch, qui a servi son roi et son pays pendant cinq cents ans !...

– Votre Honneur peut bien dire pendant mille.

– Je dis ce que je sais être vrai, l’ami, et pas un mot de plus. Vous paraissez assez bien maintenant. Êtes-vous en état de marcher ?

– Fort en état, monsieur ; je n’étais qu’étourdi. J’ai été élevé au West-Port, et ma tête peut résister à un coup qui assommerait un bœuf.

– Où demeure votre maître ?

– Nous demeurons, s’il plaît à Votre Honneur, dans une petite maison au bout d’une rue qui descend au bord de l’eau, chez un homme fort honnête, nommé John Christie, revendeur pour la marine : son père était de Dundee. Je ne me souviens pas du nom de la rue, mais c’est juste en face de la grande église là-bas. Votre Honneur fera attention que nous ne portons que notre nom de famille ; nous sommes M. Nigel Olifaunt, tout simplement, quoique en Écosse nous nous nommions lord Nigel.

– C’est de la part de votre maître une preuve de sagesse, dit maître Georges. Je trouverai votre demeure, quoique vous ne me l’ayez pas indiquée bien clairement.

À ces mots il glissa une pièce d’argent dans la main de Richie Moniplies, et lui dit de retourner chez lui et de ne pas se faire de nouvelles querelles.

– C’est à quoi je prendrai bien garde, répondit Richie avec un air d’importance, à présent que j’ai sur moi quelque chose à garder. Ainsi donc, vous souhaitant à tous une bonne santé, et remerciant particulièrement ces deux jeunes gentilshommes...

– Gentilhomme, je ne le suis pas, s’écria Jenkin en enfonçant sa toque sur sa tête. Je suis un apprenti de Londres,

et j'espère un jour obtenir les libertés et franchises de la Cité. Frank peut se dire gentilhomme, si bon lui semble.

– Je le fus autrefois, dit Tunstall, et je me flatte de n'avoir rien fait pour mériter d'en perdre le nom.

– Hé bien, hé bien, comme vous le voudrez, dit Richie Moniplies ; mais je vous dois beaucoup à l'un et à l'autre ; et si je ne vous dis pas grand'chose à ce sujet, soyez bien certains que je n'en pense pas moins. Bonsoir, mon bon compatriote.

En parlant ainsi il tendit hors de la manche de son pourpoint rapiécé une longue main décharnée, et un bras dont les muscles étaient tendus comme des cordes. Maître Georges lui serra la main, tandis que Frank et Jenkin échangeaient entre eux un regard malin. Richie désirait aussi adresser ses remerciemens au maître de la boutique ; mais le voyant, ainsi qu'il le dit ensuite, écrire sur son grimoire comme s'il avait perdu l'esprit, il se contenta d'ôter sa toque avec politesse, et sortit.

– Voilà donc Jockey parti avec tout ce qu'il a de bon et de mauvais, dit maître Georges à maître David, qui suspendit, quoique bien involontairement, les calculs dont il s'occupait, et qui, tenant sa plume à un pouce de distance de ses tablettes, fixait sur son ami de grands yeux ternes qui n'exprimaient ni intelligence ni aucun intérêt à ce qu'on lui disait. – Ce drôle, continua maître Georges sans faire attention à l'état d'abstraction de Ramsay, montre, avec une grande fidélité de couleur, comment la Fierté et la Pauvreté écossaises font de nous des menteurs et des fanfarons. Et cependant le coquin, qui n'adressera pas trois mots à un Anglais sans qu'il s'y trouve un mensonge dont le but est de se vanter, sera pour son maître, je vous en répons, un serviteur et un ami aussi dévoué que fidèle ; et peut-être s'est-il dépouillé pour lui de son manteau, dans les derniers froids, au risque d'être obligé de se trouver lui-

même *in cuerpo*, comme dit l'Espagnol. Il est étrange que le courage et la fidélité, car je suis garant du courage et de la fidélité du drôle, ne soient chez lui accompagnés que de rodomontades et de vanité. Mais vous ne m'écoutez pas, l'ami David.

– Pardonnez-moi, pardonnez-moi, je vous écoute, et avec une grande attention. Comme le soleil fait le tour du cadran en vingt-quatre heures, ajoutez pour la lune cinquante minutes et demie...

– Mais vous êtes dans le septième ciel, mon cher David.

– Pardon, pardon, que la roue A fasse le tour en vingt-quatre heures ; j'y suis. Et que la roue B le fasse en vingt-quatre heures cinquante minutes et demie ; cinquante-sept étant à cinquante-quatre comme cinquante-neuf à vingt-quatre heures cinquante minutes et demie, ou à peu près... Pardon, maître Georges, pardon ; je vous souhaite le bonsoir.

– Le bonsoir ! comment ! vous ne m'avez pas encore souhaité le bonjour. Allons, mon vieil ami, laissez là ces tablettes, ou le mécanisme intérieur de votre tête se trouvera dérangé, comme l'enveloppe extérieure de celle de notre ami qui vient de partir se trouve fêlée. Bonsoir ! oui-dà ! vous ne vous débarrasserez pas de moi si aisément. Je viens faire avec vous mon goûter, et entendre ma filleule, mistress Marget<sup>21</sup>, jouer un air de luth.

– De bonne foi, j'étais distrait, maître Georges ; mais vous me connaissez, quand une fois je me trouve sous les roues...

– Il est heureux que vous n'en fabriquiez que de petites, lui répondit son ami pendant que Ramsay, sortant enfin de sa distraction, le faisait monter par un petit escalier conduisant à

---

<sup>21</sup> Abréviation écossaise de Marguerite. – Éd.

un appartement qu'il occupait avec sa fille, et qui était au premier étage.

Les deux apprentis congédièrent Sam Porter, et reprirent leur poste à la porte de la boutique.

– Frank, dit Jenkin à Tunstall, avez-vous vu comment le vieil orfèvre a secoué la main à ce mendiant son compatriote ? Où trouverez-vous un Écossais qui en ferait autant pour un brave Anglais ? Il n'en existe pas un ; et je le dirai des meilleurs Écossais, ils se jetteront dans l'eau jusque par-dessus les oreilles pour être utiles à un concitoyen, et ils ne se mouilleraient pas le bout du doigt pour empêcher un Anglais de se noyer. Cependant maître Georges n'est à cet égard qu'à demi Écossais, car je l'ai vu plus d'une fois rendre service même à des Anglais.

– Mais vous-même, Jenkin, dit Tunstall, je crois que vous n'avez reçu qu'une éducation à demi anglaise. Pourquoi avez-vous pris le parti de cet Écossais ?

– N'en avez-vous pas fait autant ?

– Parce que je vous ai vu commencer. Et puis ce n'est pas la mode dans le Cumberland, de se mettre cinquante contre un.

– Ce ne l'est pas non plus à Christ-Church. Non, franc jeu, et vive la vieille Angleterre ! D'ailleurs, pour vous dire un secret, sa voix avait un accent... son dialecte je veux dire... me rappelait une petite langue à laquelle je trouve plus de douceur que n'en aura pour mes oreilles le son de la cloche de Saint-Dunstan quand elle m'annoncera la fin de mon apprentissage. Devinez-vous de qui je veux parler, Frank ?

– Non, en vérité. Ah ! c'est peut-être de Jeannette, la petite blanchisseuse écossaise ?



– Au diable Jeannette et son baquet à lessive ! non, non, non, buse que tu es ; ne vois-tu pas que je veux parler de la gentille mistress Marget ?

– Hum ! dit Tunstall d'un ton sec.

Un éclair de colère, mêlé d'un peu de soupçon, jaillit des yeux noirs de Vincent.

– Hum ! et que signifie ce hum ? serais-je le premier apprenti qui aurait épousé la fille de son maître ?

– Je m'imagine du moins que ceux-là gardaient leur secret jusqu'à la fin de leur apprentissage.

– Je vous dirai ce qui en est, Frank. Ce peut être votre usage, à vous autres gentilshommes qu'on habitue dès l'enfance à porter deux faces sous le même bonnet, mais ce ne sera jamais le mien.

– L'escalier est là, répondit Tunstall d'un air froid ; montez là-haut ; demandez mistress Marget à notre maître, et vous verrez quelle mine il aura sous son bonnet.

– Je n'en ferai rien, dit Jenkin ; je ne suis pas assez fou pour cela ; mais je choisirai mon temps, et tous les comtes du Cumberland ne me couperont pas l'herbe sous le pied ; c'est sur quoi vous pouvez compter.

Frank ne répliqua rien ; et, reprenant leur occupation ordinaire, les deux jeunes gens se mirent à solliciter l'attention des passans.

## CHAPITRE III.

BOBADIL.

– « J'espère que vous n'avez indiqué ma demeure à aucune de vos connaissances ? »

MAÎTRE MATHIEU.

– Qui ? moi, monsieur ! juste ciel ! »

BEN JOHNSON. *Chacun son caractère.*

La matinée du lendemain trouva Nigel Olifaunt, le jeune lord de Glenvarloch, assis triste et solitaire dans le petit appartement qu'il occupait chez John Christie, revendeur pour la marine ; appartement que cet honnête marchand, peut-être par reconnaissance pour la profession dont il tirait ses principaux moyens d'existence, avait fait arranger de manière à ce qu'il ressemblât, autant que possible, à la chambre d'un capitaine dans son navire.

Cette maison était située près du quai de Saint-Paul, au bout d'une de ces allées étroites et tortueuses qui, jusqu'à ce que cette partie de la Cité eût été consumée par le grand incendie de 1666, formaient un labyrinthe extraordinaire d'issues petites, ténébreuses, humides et malsaines, dans quelque coin desquelles la peste, dans ce temps-là, se trouvait cachée à peu près aussi fréquemment qu'elle se trouve de nos jours dans les quartiers obscurs de Constantinople. Mais la maison de John Christie donnait sur la Tamise, et avait par conséquent l'avantage du bon air, quoiqu'elle fût imprégnée du fumet des denrées de toute espèce que contenait sa boutique, comme lard, beurre, savon, chandelles, fromage, tabac, etc., du parfum, de la

poix, du goudron, et en outre d'une odeur de bourbe et de marécage chaque fois que la marée se retirait.

À cela près que son imagination ne flottait pas quand le flux arrivait, et n'échouait pas lors du reflux, le jeune lord se trouvait presque aussi bien logé qu'il l'avait été à bord du petit bâtiment de commerce sur lequel il était venu à Londres de la longue ville de Kircaldy dans le comté de Fife. Son hôte avait d'ailleurs pour lui toutes les attentions imaginables, car Richie Moniplies n'avait pas jugé nécessaire de conserver assez strictement l'incognito de son maître pour que l'honnête revendeur ne pût soupçonner que son locataire était d'une condition supérieure à ce qu'il paraissait être. Quant à dame Nelly son épouse, femme toute ronde, enjouée, aimant à rire, ayant des yeux noirs, un corset bien serré, un tablier vert et un jupon rouge, judicieusement raccourci de manière à faire voir une jambe fine et un petit pied placé dans un soulier bien ciré, elle prenait un intérêt tout naturel à un jeune homme bien fait, de bonne humeur, facile à contenter, et dont les manières prouvaient évidemment qu'il était d'un rang bien supérieur à celui des capitaines ses locataires habituels. En effet, lors du départ de ceux-ci elle trouvait ses planchers, si bien lavés, souillés de taches de tabac, herbe qui commençait alors à être en usage en dépit de tous les efforts du roi Jacques, et ses plus beaux rideaux parfumés de genièvre et d'autres liqueurs fortes ; grand motif d'indignation pour dame Nelly, qui disait avec vérité que l'odeur de la boutique et du magasin suffisait bien sans cette addition.

Toutes les habitudes de M. Olifaunt, au contraire, étaient basées sur la régularité et sur la propreté ; et ses manières, quoique franches et simples, annonçaient tellement le courtisan et l'homme bien né, qu'elles formaient un contraste très-prononcé avec les cris bruyans, les plaisanteries grossières et la brusque impatience des locataires ordinaires de dame Nelly. Elle voyait aussi que son hôte était mélancolique, quoiqu'il fût